

Dans la brume, elle attendait

Steve Ryges

1

Il était déjà tard. L'humidité et la fraîcheur du soir venaient s'infiltrer dans les vêtements pour s'imprégner sur la peau de ceux qui erraient encore au dehors, le brouhaha de la ville se dissipait dans l'obscurité alors que la brume morne de la nuit se déployait entre les ruelles, se teintant des couleurs urbaines. Dans le silence, des claquements résonnaient entre les murs de briques de l'une d'elles parmi les plus sordides. Rapides et réguliers, c'était ceux des talons d'une jeune femme qui venaient cogner contre le béton gris. Emmitouflée dans sa longue veste, le col remonté contre le bas de son visage où les boucles rousses de ses cheveux se terminaient en jouant avec la gravité à chaque pas, elle avançait, une marche vive, sans regarder autour d'elle.

Les ombres déformaient chaque détail, leur donnant un air menaçant. Elle les dépassait, sans s'en approcher. Voulant éviter tout danger, elle poursuivait sa route, rapidement, concentrée sur le chemin qu'elle empruntait. Des clés tintèrent au bout de leur anneau. Elles avaient été sorties de la poche dans laquelle on les oubliait la journée bien avant d'être utilisées. Comme si ce geste pouvait rapprocher le moment où elles s'enfonceraient dans leur serrure.

Après que les goupilles eurent résisté puis abandonné leur combat, la jeune femme entra dans l'un de ces bâtiments aux façades rouges et usées qui ornent maintenant le paysage. Elle retrouva, avec la chaleur, un premier soulagement, mais, sans s'arrêter, prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Arrivée à son appartement, elle ouvrit la porte, entra et la referma avec précipitation. Chaque soir, elle soufflait ainsi, en retrouvant, dans ces pièces vides, un sentiment de sécurité relative.

Relative parce qu'elle savait, elle avait appris, vécu ce qu'il y avait au dehors.

C'était un appartement était assez spacieux, pour une personne seule : une pièce carrée faisait office de salon. Dans un coin était installée la cuisine, tout juste séparée du reste par une table longue entourée de deux chaises. Parfois, elle faisait office de débarras pour des documents divers. À gauche de l'entrée, un petit meuble sur lequel reposait une télévision faisait face à un canapé vert. Entre les deux, une table basse en verre. Près de l'entrée, une porte menait à la chambre simplement meublée d'un grand lit et d'une commode. Seules une fenêtre et une autre porte qui, elle, était reliée à la salle de bains, en ornaient les murs.

L'appartement était plutôt confortable, pas trop mal agencé et pas cher, mais, surtout, désespérément vide. Seul le strict nécessaire remplissait la pièce principale. Aucune décoration. Les murs étaient restés blancs depuis que la jeune femme s'était installée. Elle ne pouvait pas se permettre de s'encombrer d'objets inutiles, pouvant être amenée à partir sans même avoir le temps de venir récupérer ses affaires. Un sac rempli de quelques vêtements et du nécessaire pour survivre quelques jours était déjà prévu. Au cas où.

Et il y en aurait un, de cas. Elle le savait.

Conséquence d'une vie passée à fuir.

Une seule touche de confort restait là, posée sur le petit meuble : la télévision, qui fut, après une bonne douche revigorante, rapidement allumée. Sans l'écouter, la jeune femme se prépara un des nombreux plats rapides ornant son réfrigérateur, avant de s'affaler dans le canapé, épuisée de sa journée. Rapidement, elle s'endormit.

Plus tard dans la nuit, un bruit la réveilla en sursaut. Encore confuse et nébuleuse, l'endormie chercha d'où il pouvait provenir. Un moment, elle se demanda où elle se trouvait. Tout était flou et indistinct. Mais ce n'était que la télévision. L'émission qu'elle regardait à moitié avait fait place à un vieux film d'épouvante, sans couleurs. Une femme y hurlait, un cri suraigu et grésillant, alors que ses yeux marqués par la peur reflétaient l'ombre d'une créature effrayante qui s'approchait.

La barquette du repas, avalée sans convictions, s'était renversée sur le sol, laissant couler une sauce tomate trop liquide ; sans prendre le temps de nettoyer, celle qui venait d'ouvrir les yeux coupa l'appareil, puis se traîna jusqu'à son lit, autrement plus confortable que le canapé. Elle se déshabilla, tomba sur les couvertures, se rendormit presque aussitôt et entra dans un sommeil profond, malgré les rêves qui la tourmentaient. Comme souvent, des personnes qu'elle avait vues disparaître emplissaient ses songes. Cela ne l'empêchait plus de dormir, elle s'y était habituée depuis le temps. Elle n'avait pas le choix.

La chambre était devenue entièrement immobile et silencieuse. Seul un mouvement léger et régulier, qui soulevait puis rabaisait lentement l'abdomen de la jeune femme, y apportait encore un peu de vie, lorsqu'un bruit la réveilla. Les paupières paisiblement refermées malgré les tourments s'ouvrirent d'un coup, dévoilant des iris noires dans la pénombre. Le bruit était préoccupant. Bien plus que le précédent, car, cette fois, sans le grésillement des haut-parleurs d'une télévision en fin de vie, il paraissait bien réel. La jeune femme sortit de la moiteur de ses draps et le son du tissu glissant sur le sol s'éleva dans le mutisme de la pièce. L'air ambiant lui caressa la peau et un frisson naquis à la base de sa nuque pour s'étendre jusqu'au bout de ses membres.

Elle prit l'arme qu'elle avait eu la précaution de cacher sous son lit. Un couteau ; si elle devait se défendre, autant ne pas se faire remarquer par une détonation. Elle avait déjà assez fait parler d'elle dans cet immeuble. Une chemise de nuit traînait sur la moquette, elle l'enfila et, lentement, très lentement, sans même un bruit, elle se glissa le long de son lit, avança jusqu'à la porte de sa chambre pour l'ouvrir avec précaution. Celle-ci grinça. Un bruit atroce dans le silence. La jeune femme ferma les yeux et retint sa respiration, comme si cela pouvait l'arrêter.

La porte menant au balcon, cachée par un rideau opaque, diffusait, dans le salon, une lumière restreinte sur le carrelage blanc. Un regard, lent, afin de déjouer les pièges que renferme l'obscurité, analysa la pièce, mais ces yeux ne virent rien d'anormal.

La femme s'avança dans le salon, ses pas laissaient sur le sol des traces d'humidité, qui s'effaçaient petit à petit. L'entrée était close, intacte. L'intrus, s'il y en avait un, avait pu refermer la porte pour dissimuler sa présence. Et puis, il était si facile de crocheter ces serrures.

La table attira l'attention. Si quelqu'un l'avait entendue se lever, il avait pu se cacher derrière, on n'y voyait rien. Le couteau bien en main, la jeune femme s'approcha. Toujours sans bruit. Elle limitait chacun de ses gestes, en vraie professionnelle. Mais cela signifiait une monstrueuse lenteur dans ses mouvements. Le canapé se situait juste à côté d'elle, à peine à un mètre de la table, à deux de la porte de sa chambre, pourtant elle eut l'impression que son trajet dura un temps sans fin.

Elle était juste à côté du meuble à présent. Rapidement, cassant toute discrétion et toute possibilité à l'intrus de réagir, elle le contourna, le poing en l'air, prêt à trancher l'intrus.

Debout, le bras toujours levé, elle regarda la cuisine quelques secondes. Juste le temps de saisir chaque détail. Une forme ronde et haute s'élevait d'un coin, près du four et du réfrigérateur. La jeune femme approcha le visage, pour mieux la détailler.

La poubelle. Ce n'était que la poubelle. Malgré le noir presque total régnant dans cette partie de la pièce, la jeune femme se rendit compte que rien ne clochait. Personne. Il n'y avait personne. Elle se détendit et souffla d'un coup l'air qu'elle avait retenu jusqu'alors.

Avant même qu'elle ait pu relâcher la tension qui la tenait et contractait ses muscles, une question agita son esprit.

Qu'est-ce qui l'avait réveillé alors ? Et si cela ne venait pas de son appartement ?

Non... Pas encore !

« Helna ! »

Le nom avait été soufflé, bien plus fort que la jeune femme ne l'aurait voulu. Elle se mit à courir vers la sortie, elle chercha à l'aveugle la serrure sur laquelle pendaient ses clefs et s'arrêta lorsqu'un grognement guttural, profond, s'éleva dans son dos. La pièce s'assombrit encore un peu plus. La jeune femme se retourna, resserrant un peu plus le couteau entre ses doigts. Elle ne voyait pas grand-chose, mais dans le salon, rien ne semblait avoir changé. Elle ne voyait pas ce qui errait chez elle. Et, sur le carrelage, sous le rideau de la porte-fenêtre du balcon, se dessina une ombre, quelque chose qui barrait le peu de lumière que l'extérieur daignait lui offrir. Quelque chose qui semblait immense.

2

L'intrus était là. Là, juste derrière cette paroi soudain bien trop fine. La jeune femme s'avança, ses doigts jouant inconsciemment sur la poignée de son arme. Elle passa à côté de sa chambre perdue dans l'ombre. Les rideaux se rapprochaient. Arrivée devant, elle jeta un rapide coup-d'œil dans l'interstice laissé entre le voile et la porte. Sans rien pouvoir distinguer. Seule la certitude d'une présence la fit reculer. D'un pas. Elle ne savait pas qui ou ce que c'était, ni si lui savait qu'elle se trouvait juste devant lui. La seule chose sûre, c'était qu'elle devait agir vite. Plus vite que lui. Être la première. C'était là sa seule chance.

La jeune femme entoura la poignée de ses doigts. Et ouvrit brusquement la porte, la lame de son arme pointé sur la silhouette. Le bras prêt à s'abattre sur l'intrus, la mâchoire crispée, le souffle fort, elle resta immobile quelques instants.

Sur le balcon les deux yeux jaunes, qui brillaient dans la nuit, d'une forme de plus de deux mètres, la fixaient d'un regard pénétrant.

En plus de sa carrure imposante, élargie par une fourrure épaisse, l'intrus affichait des dents longues et aiguës, qui peinaient à rester dans sa gueule et dépassaient d'une mâchoire sans lèvres. Un large nez retroussé dominait son museau en avant, deux cornes fixées au sommet de son crâne pointaient, prêtes à embrocher leurs proies, et une balafre en dessous de l'œil finissait de rendre ce visage effrayant. Le regard de la femme se détourna de la tête de l'animal pour se poser sur son corps ; deux ailes d'une membrane fine mais résistante lui avaient permis d'accéder à l'appartement.

Le monstre déploya sa gorge vers le ciel pour pousser un cri strident qui lui venait du fond de sa gorge. Un son horrible, aux effets similaires à celui produit par le crissement des ongles sur un tableau d'ardoise. La jeune femme sortit de sa paralysie. Elle, baissa son arme, s'avança et chuchota :

« Hé ! Mais... Tais-toi ! Fais moins de bruit ! Tu vas réveiller les voisins ! Allez, rentre ! Vite ! »

La bête se baissa pour passer sa tête dans encadrement de la porte et obéit.

La jeune femme alla jusqu'à la cuisine. Après avoir plaqué son couteau sur la table, elle ouvrit le réfrigérateur et en sorti un morceau de viande crue qu'elle lança à la *Créature*. Celle-ci l'attrapa avec la gueule et commença à le mâchouiller tout en se laissant tomber sur le canapé duquel elle dépassait de tous bords. La jeune femme s'adossa contre la porte blanche et froide du frigo. Relâcher la tension qu'elle avait accumulée. Elle laissa un sourire de soulagement se dessiner sur ses lèvres. À ce moment-là, elle pensa :

« Quelle conne ! »

La visite nocturne de son étrange ami la ramenait à maintenant un an en arrière. À peu près.

Les premières lueurs du jour faisaient déjà leur apparition. D'ici une heure, son réveil sonnerait, il lui était inutile de retourner se coucher. Son sommeil constamment interrompu, son travail encombrant et son inquiétude constante y étaient pour beaucoup dans la fatigue qu'elle subissait depuis plusieurs semaines. Elle se dirigea vers le balcon, sortit et s'appuya contre la barrière. La

brise légère et une fine pluie caressaient son visage. Un frisson la parcourut, elle referma sa chemise de nuit que le vent soulevait légèrement. Le regard perdu dans la ligne de l'horizon qui apparaissait en dévoilant les reliefs de la ville et ses grattes-ciel au loin, elle se mit à songer à cette époque, avant la rencontre de son visiteur, où tout lui était plus facile.

Elle semblait être une toute autre personne, à cette époque pas si lointaine. Ses cheveux lisses et bruns, rattachés en arrière, ainsi que son tailleur, lui donnaient un air sérieux et imposant. Elle se tenait debout, entre les nombreux bureaux de la Direction des Affaires Confidentielles, surnommée tout simplement la Direction par ceux qui y travaillaient. Un métier qu'elle faisait plus par obligation que par choix. La conséquence de ses actes passés, de ceux des personnes qui l'avaient entourée, ainsi que du monde. Aussi, elle songeait souvent à ce qu'aurait pu être sa vie, si les choses ne s'étaient pas déroulées ainsi. Une vie loin de toute cette agitation. Comme avant. Mais, au fond d'elle-même, était-elle sûre d'y avoir déjà goûté ?

« Hé ! Scýlbel ! Tu fous quoi ? Encore en train de rêver ? Le patron nous attend, tu viens ? »

L'homme qui la ramenait à la réalité en passant auprès d'elle et l'empoignant par le bras, c'était Jakce, son coéquipier, depuis quelques années maintenant, en qui elle avait toute confiance. De son autre main, il engouffra la fin de sa barre chocolatée et jeta l'emballage dans une corbeille remplie de papiers froissés. Ensemble, ils se dirigèrent ensuite vers une porte dont les stores à lamelles interdisaient de voir ce qu'elle cachait. Sans répondre, Scýlbel le suivit alors entre les bureaux pour rejoindre la pièce dans laquelle le directeur était installé.

Le rôle de la Direction, c'était, entre autres, d'enquêter sur des événements étranges, dont les forces de l'ordre classiques, tout comme la majeure partie des habitants de cette planète ne pourraient comprendre les aboutissants. Mais, surtout, c'était d'empêcher que l'existence des *Créatures* ainsi que celle des *Autres* ne soit dévoilées au public. Un public qui, Scýlbel ne le savait que trop bien, ne comprendrait pas.

Les *Autres*. Ils avaient eu bien des noms au cours des âges. Ils avaient été considérés comme supérieurs, avant d'être craints, puis chassés. Et maintenant, maintenant, ils portaient un nom des plus commun et des moyens considérables étaient déployés pour masquer leur existence.

Les agents avaient la priorité sur toutes les enquêtes et pouvaient écarter toute autre autorité sans justification supplémentaire. Un tel travail pouvait sembler rude – garder un secret aussi important relevait de l'impossible – et cliché, pour avoir été tant de fois utilisé, sous toutes ses formes possibles, au cinéma et dans la littérature, mais il permettait à la jeune femme d'avoir de nombreux avantages et, surtout, de côtoyer des personnes *comme elle*. Car Scýlbel était l'un d'*eux*, tout comme certains de ses collègues.

Les deux agents arrivèrent devant le bureau de leur supérieur et y entrèrent.

Kerson... Un homme grand aux tempes grisonnantes. Derrière ce costume impeccable, se cachait un incapable. Un homme qui avait été placé là sans qu'on sache pourquoi. Un gars qui ne pensait qu'à sa carrière. Il n'avait découvert l'existence des *Autres* que par hasard, ne pourrait même pas les différencier des humains et n'accordait aucune confiance à ses agents.

Il laissa à peine le temps à Jakce et Scýlbel de s'installer avant de leur donner leurs instructions :

« Voici la situation, commença-t-il de sa voix forte et trop imposante. Depuis quelques jours, la police a reçu des plaintes concernant l'apparition d'un homme à la carrure imposante dans le quartier sud de Belektig. Pour l'instant, il est apparu que la nuit. On a eu de la chance, personne ne l'a encore vu en plein jour. Jusqu'à maintenant. D'après ce qu'on sait, il errerait dans les environs et saccagerait les rues et certains magasins au hasard. Nous pensons que c'est une *Créature*, vous allez vérifier et, si cette hypothèse est la bonne, vous faites ce qu'il faut pour l'arrêter. Pour l'instant, il y a que des dommages matériels, mais comme toutes ces bêtes, elle paraît assez instable. Alors faut agir avant que des vies soient en jeu.

–Pourquoi on l'a pas neutralisée avant ? Si ça fait déjà plusieurs jours... »

Jakce avait pour désagréable habitude de poser les questions qui fâchent. Et souvent, ça ne manquait pas de faire son effet.

« Parce que, agent Livston, rétorqua le directeur en essayant de garder son calme, à chaque fois que les équipes de nuit arrivaient sur les lieux, cette connasse avait disparu. Là, on réussi à la localiser, vous devez mettre un terme à ses agissements. Alors vous allez déguerpir de mon bureau et me l'arrêter. Tout de suite ! On vous tiendra informés sur la route si on constate des mouvements. En attendant, vous vous rendez à cette adresse ! Allez ! »

Ils prirent le papier et, sans poser plus de questions – ils avaient appris que, dans un cas comme celui-ci, perdre du temps en réfléchissant était aussi inutile que dangereux –, se levèrent pour sortir de la pièce.

« Et vous, ajouta le directeur en pointant un index tremblant en direction de sa subordonnée, mettre un terme signifie par tous les moyens ! »

À présent, devant Scÿlbel, il ne se contenait plus du tout.

« Je ne veux pas de vos bons sentiments ! Garder un secret aussi gros mérite quelques sacrifices ! »

Celle-ci répondit par un léger soupir de désapprobation, sans lui retourner un regard.

En fait, elle se sentait parfois plus proche des ces *Créatures* que de ses collègues humains. Même si, au fond, personne ne savait grand-chose sur elles.

Puis ils partirent sans en dire plus. Chacun prit sa veste posée sur le dossier de son siège, son étui et ils se précipitèrent vers l'ascenseur. Jakce appuya sur le bouton qui indiquait le parking souterrain. Les portes se refermèrent.

Le collègue de Scÿlbel était un grand brun aux cheveux courts, coiffés seulement d'un rapide coup de peigne, musclé tant par ses entraînements que par la pratique du métier, chose indispensable pour un humain travaillant dans cette agence. Le port du costume lui allait parfaitement bien, mais, dans la vie, il ne prêtait que peu d'importance à son apparence. D'après Alestia, sa femme, il prenait la première chose qu'il trouvait dans son armoire. Heureusement, elle s'arrangeait pour le rendre un peu présentable.

« Alors, ton rendez-vous, hier ? lui dit-il pour lancer la conversation tandis qu'ils attendaient d'arriver en bas de l'immeuble.

–Y a eu l'alcool, répondit Scÿlbel en regardant les numéros des étages défiler, du coup, c'était cool...

–Ah... J'avais dit à Alestia que c'était pas une bonne idée... Surtout quand on connaît ses connards de collègues.

–Bah, tu vois, il étalait sa réussite personnelle, comme si ça devait m'impressionner... Et, en fait, il cherchait plus à épater quelqu'un, qu'à me plaire à moi. Faut plus essayer de me trouver quelqu'un.

–T'as pas de chance, toi ! Mais... depuis qu'on te connais, t'as toujours été seule ! Alestia veut juste t'aider.

–Je cherche pas beaucoup, tu sais. C'est que j'en ai pas vraiment besoin. Mais au moins ça m'a permis de me coucher avant dix heures...

–Et... en te couchant aussi tôt, t'arrive encore à rêver éveillée ! » répliqua Jakce en riant.

Elle lui sourit, mais ses yeux affichaient une certaine tristesse, qu'il remarqua aussitôt. Il changea immédiatement de ton.

« Tu sais, si t'as des problèmes, tu peux m'en parler.

–T'inquiète pas, va, quand on a vécu aussi longtemps que moi, on a beaucoup de souvenirs en tête et, en ce moment, ils reviennent.

–Ouais, mais... peut-être qu'un peu de compagnie te changerait les idées... »

La sonnerie de l'ascenseur tinta et ses portes s'ouvrirent, donnant sur des dizaines de voitures aux carrosseries noires et clinquantes.

« Sinon, changea-t-il de sujet tandis qu'ils allaient vers leur véhicule, ne prends pas pour toi ce qu'a dit Kerson. Il connaît ta situation et la comprend, mais en ce moment on est surveillés. Il me l'a

fait comprendre ce matin. Les affaires internes nous observent pour faire un rapport sur nous. On a beau être une section privilégiée, on fait pas ce qu'on veut ! C'est pour ça, faut pas faire de conneries en ce moment.

–Ne le défends pas, s'il te plaît. »

Jakce et Kerson étaient entrés à peu près en même temps à l'agence. Ils avaient appris les choses qui régissaient ce monde ensemble et ça avait créé une sorte de lien entre eux. Malgré ce rapport de supérieur à subordonné, Jakce ne dirigeait pas, envers lui, un regard aussi critique que celui de Scylbel.

Les deux agents circulaient maintenant à vive allure dans les rues noires de monde et devaient slalomer entre les autres usager, qui, au son retentissant de la sirène, s'écartaient pour leur laisser le chemin.

C'était presque toujours Jakce, qui prenait le volant ; il possédait d'assez bons réflexes pour anticiper les obstacles à une vitesse élevée, sa coéquipière n'éprouvait aucune réelle affinité envers la conduite et, surtout, la sensation de pouvoir enfreindre les règles en toute impunité le grisait. Même si, cela, il ne voulait pas l'admettre.

« Je crois qu'ils nous suivent. » déclara-t-il après avoir jeté un regard dans le rétroviseur central.

Scylbel se baissa pour observer à son tour par le miroir de son côté et confirma les propos de son ami. Lui appuya sur l'accélérateur avant de pousser un cri de joie.

« Quoi ? protesta-t-il devant le regard interrogateur de la jeune femme. J'aime pas être épié ! »

Elle secoua la tête en signe de résignation et vérifia une seconde fois la position de leurs poursuivants.

« Ça a l'air de marcher, en tout cas ! »

En se rabattant dans son siège, elle vit que Jakce souriait.

« C'est étrange, lâcha-t-elle après quelques instants de réflexion.

–Qu'est-ce qui est étrange ?

–Les *Créatures*. On en voit de plus en plus ces temps-ci. Elles osent se montrer. En pleine ville ! On dirait qu'elles cherchent à attirer l'attention sur elles. Il y a encore quelques années, elles restaient cachées dans les bois, à l'abri de tout. Elles avaient peur de nous, enfin, des humains. Et après toutes les battues qu'elles ont subies, c'est normal. Mais, maintenant, elles viennent et agressent. C'est comme si elles voulaient nous narguer. Qu'est-ce qui a pu les faire changer comme ça ?

–C'est vrai que c'est bizarre, mais pour l'instant, la seule chose qu'on peut faire, c'est arrêter celle-ci. Et puis, si ça se trouve, elles en ont juste marre de se planquer ! »

Un petit quart d'heure plus tard, les agents arrivèrent au pied du gratte-ciel où avait été localisée la bête. Bien excentrées, ces tours étaient autrefois un synonyme d'espoir, avant de se dégrader au fil de l'indifférence générale, pour aujourd'hui n'accueillir que des personnes en difficultés, dans un environnement déprimant.

Scylbel et Jakce s'arrêtèrent au pied du bâtiment et, lorsqu'ils descendirent du véhicule, une pluie de débris de verre les accueillit. Une fenêtre venait d'éclater. Sans tarder, ils pénétrèrent dans l'immeuble et prirent l'ascenseur jusqu'au quinzième étage des vingt qu'en comptaient le bâtiment. À peu près celui où ils avaient repéré la fenêtre qui avait explosé à leur arrivée. Ils poursuivirent leur montée par la cage d'escalier pour tenter de localiser la *Créature* à travers tout ce qui pouvait paraître suspect. Ils parcouraient les marches deux à deux, jusqu'à ce qu'un cri rauque leur indique à quel étage s'arrêter.

Plaqués contre les murs, ils y jetèrent un regard rapide avant de se lancer.

Le couloir était long et large, Scylbel et Jakce avançaient lentement, l'arme au poing, dirigée vers le sol. Les hurlements avaient cessé et les agents ne cherchaient pas à savoir pourquoi. Le silence se faisait pesant, la poussière flottait dans les rayons du soleil, la bête pouvait surgir de n'importe où et les lieux deviendraient alors un chaos de ruines, de débris et de béton. Les cloisons, minces,

permettaient de distinguer un bourdonnement incessant, qui indiquait ce qu'il se passait de l'autre côté, dans les appartements. La vieille moquette pourpre recouvrant le sol assourdissait leurs pas. Ils tendaient l'oreille, à l'affût du moindre bruit pouvant les renseigner.

Un cliquetis de serrure résonna dans le couloir, le silence amplifia le bruit, qui parut soudain insupportable. Une porte s'ouvrit. Les deux agents pointèrent leurs armes dans sa direction. Une ombre en sorti, par la lumière du jour se diffusant dans l'appartement par ses fenêtres, elle s'étalait sur le sol et grimpaît contre le mur opposé. L'être à qui elle appartenait bougea, avança un pied, puis l'autre, et apparut dans l'encadrement de la porte.

C'était une femme, âgée, petite avec une robe la couvrant de la base du cou aux chevilles, un caddie de courses à la main. Jakce dégaina de sa poche sa plaque de police, factice, souvent bien utile auprès du public afin de ne pas éveiller les soupçons en brandissant un logo que personne ne comprenait. Il lui ordonna, d'une voix ferme, bien que basse, pour ne pas entacher sa discrétion :

« Madame, police ! Veuillez rentrer chez vous, s'il vous plaît, nous sommes en intervention ! »

Sans la moindre question, celle-ci se hâta de rebrousser chemin. Sans résister, sa porte claqua bien plus vite qu'elle ne s'était ouverte.

Et le silence revint.

Les agents, immobiles, firent demi-tour et se remirent à avancer, lentement, toujours à la recherche du moindre indice sonore qui pouvait les renseigner sur la présence de la *Créature*.

Elle était là. Ils en étaient sûrs. Le bruit venait bien d'ici. Mais plus aucune trace d'elle maintenant.

« Tu pense qu'elle s'est enfuie ? demanda Jakce.

– Elle peut voler, du coup rien qu'une fenêtre fait l'affaire. Donc... »

Scylbel voulut conclure par « oui », quand un pan de mur explosa pour s'effondrer sur elle. Dans un chaos de poussière de plâtre, de papier et de métal, elle fut projetée contre la cloison opposée. Jakce, lui, un peu en retrait, ne reçut qu'une claque dans le bras. Son arme vola à terre. Un nuage grisâtre s'éleva dans le couloir, irrita ses yeux et s'en prit à sa gorge. Il fallut un moment pour que sa vue se dégage enfin. Les rétines piquantes, toussant toujours, il découvrit alors un trou qui donnait sur un salon complètement dévasté, tout comme le couloir à présent. Un homme d'une cinquantaine d'années était affalé sur le sol, inconscient. Un filet de sang coulait d'un coin de sa bouche.

La bête fuyait, elle se dirigeait vers la sortie du couloir alors que les particules encore en suspension s'enfonçaient dans les yeux de Jakce et l'empêchaient de se lancer pleinement à la poursuite de l'animal. Celui-ci se retourna, poussa un long cri, agressant les tympanes qui purent l'entendre, avant de pénétrer dans la cage d'escalier. Jakce, jugeant que la survie de sa coéquipière valait plus que la réussite de la mission, se précipita vers elle.

Scylbel était à moitié enfouie sous les décombres, les yeux fermés. Le visage, blanchi par la poussière, en sang.

Il dégagea les morceaux de murs qui la recouvraient, vérifia la respiration de la jeune femme et son pouls. Lents et réguliers, tous les deux. Jakce se permit de relâcher ses poumons. Il commençait à essayer de la réveiller lui donnant des claques et lui parlant aussi fort que possible, lorsqu'elle prononça un soupir :

« Hmm... Pourquoi ça m'arrive tout le temps à moi ? »

Le soulagement.

« En même temps, lâcha Jakce, y a peu de chances que, moi, je survive à un choc comme ça... »

Scylbel lui fit signe de la main.

« Arrête-la pour moi... tu veux ? »

Sa coéquipière en sûreté, il ramassa son arme, projetée bien loin. En la soupesant, il se dit que la *Créature* semblait bien plus forte que ce à quoi il s'attendait, mais se mit à exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. Après le vacarme causé par la destruction du mur, des portes s'ouvrirent, laissant des ombres s'étaler contre les murs bruns. Certains des résidents, un téléphone à l'oreille, appelaient les autorités. Peut-être. Ou des proches pour leur raconter leurs aventures. Jakce se présenta comme un policier, leur gueula de rentrer chez eux, de ne pas intervenir, que les forces de l'ordre étaient

déjà présentes et leur assura que, malgré les apparences, elles contrôlaient la situation. Il savait se montrer convainquant, dans ce genre de cas, et chacun referma la porte de son appartement. En marmonnant souvent.

Arrivé dans les escaliers, l'agent perçut un claquement métallique qui lui venait d'en haut.

« Putain, mais pourquoi ils vont toujours sur le toit ? » se demanda-t-il tout en montant les marches.

Il ouvrit à son tour l'accès lourd et grinçant. Son loquet, pourtant d'apparence solide, était défoncé. Jakce sortit. La porte se referma derrière lui.

Comme un piège.

Le vent soufflait et l'empêchait d'ouvrir les yeux. L'agent tentait de soulever ses paupières, mais le ciel éclatant le lui refusait et ne lui permettait de voir qu'un blanc intense. Avec sa main en visière, il laissa le temps à ses rétines de s'habituer.

Soudain, il le vit. La bête. Elle ne lui laisserait pas l'avantage de recouvrer sa vue. Elle fonçait sur Jakce, les bras en avant, griffes prêtes à lui écorcher la peau du cou, les gencives découvertes et les crocs, acérés et rougis, bien visibles.

3

Un simple duo pour arrêter un colosse pareil pouvait sembler déséquilibré. Mais il ne fallait pas déployer des moyens gigantesques, pour pouvoir rester discret. Et d'habitude, une balle bien placée suffisait à mettre un terme à la menace. Cette fois, pour l'un comme pour l'autre, c'était raté.

Scÿlbel était encore sonnée, mais elle devait aider son équipier. Malgré ses capacités et son entraînement de flic et d'agent, seul contre cet animal, il avait peu de chances de s'en sortir. Elle dégagea lourdement ses jambes des morceaux de plâtre maintenant étalés sur elle et qui formaient, un peu plus tôt, un mur.

Une fois debout, elle manqua de retomber ; un mal de crâne atroce la prit. Scÿlbel avait l'impression d'avoir la tête coincée dans un étau qu'on resserrait sur elle jusqu'à ce que ses os craquent comme une coquille de noix. Elle se massa les tempes du bout des doigts. Un geste qu'elle savait inutile, mais elle tentait tout ce qui avait la moindre chance de soulager la douleur.

La jeune femme avançait en s'appuyant au mur, boitant de la jambe gauche. Une traînée de sang s'accumulait sur son passage. Son pantalon se colorait de pourpre, il était déchiré et laissait entrevoir une blessure vilaine et profonde sur la cuisse. La chair à vif, le fémur pas bien loin, Scÿlbel se dépêchait autant qu'elle le pouvait. Malheureusement, elle ne savait pas encore si elle serait bien utile, dans son état. Peut-être pourrait-elle au moins détourner l'attention de la bête quelques instants pour permettre à son équipier de la neutraliser. Elle ne pensait pas à tout cela, tout ce qui l'importait, là, en cet instant, c'était de lui porter secours.

Du toit, étouffés, des sons lui parvenaient. Ils devaient être là-haut. Se traînant à l'aide des rambardes de l'escalier, Scÿlbel gravit les marches en évitant de prendre appui sur sa jambe blessée. La vue de l'un de ses yeux était trouble, du sang coulait de sa tempe et collait ses cheveux contre la peau de sa joue. La jeune femme continuait son ascension difficile, en reprenant son souffle régulièrement. Chaque marche était franchie avec difficulté, ses mouvements provoquaient des douleurs dans chacun de ses membres. Sa nature particulière l'aidait à guérir rapidement, malheureusement, pendant quelques jours, elle souffrirait tout autant qu'un être humain. Cette montée lui parut longue, avec la peur, celle de voir son coéquipier mort en arrivant sur le toit, qui ne la quittait pas.

Sauver Jakce. C'était la seule chose qui la faisait avancer. À deux, ils pouvaient la stopper. Seul, il n'avait aucune chance.

Elle arriva enfin au sommet des marches. À côté d'un compteur électrique, une porte de métal lui barrait le chemin. Derrière, Scÿlbel pouvait maintenant entendre plus distinctement les reflets

sonores du combat, qui l'avaient dirigée jusque-là. À peine assourdis par l'obstacle élevé juste devant, elle les identifia rapidement. C'était ceux des grognements de la *Créature* et de la résistance de Jakce.

La porte rouillée s'était coincée en se refermant, l'agent dut la forcer à coups de son épaule endolorie pour qu'elle daigne s'ouvrir. Celle-ci trembla, vibra. Puis, dans un grincement insupportable, le fer alla claquer contre le mur. Un peu de la couche superficielle du béton s'effrita.

Aveuglée par la lumière et le vent, Scÿlbel eu d'abord du mal à distinguer ce qui l'entourait. Une immense lumière blanche, pure, éblouissante, l'aveuglait et intensifia son mal de crâne. Quelques lignes apparurent, trop floues et indistinctes pour être reconnues. Ses yeux, qu'elle se forçait à ouvrir, s'habituaient petit à petit, les contrastes se firent de plus en plus marqués. Le paysage autour devint de plus en plus net. Les couleurs commençaient à s'afficher.

Scÿlbel remarqua les fenêtres, recouvrant les façades des immeubles surplombant celui sur lequel elle se trouvait. Elles reflétaient la lumière du soleil brillant dans le ciel parfait.

Le regard de la jeune femme se baissa, délaissant cette voûte infinie pour se concentrer sur la réalité. Puis elle s'aperçut que Jakce avait pu résister jusque-là, mais qu'il se trouvait maintenant en bien mauvaise posture. La bête était sur lui, le plombant de tout son monstrueux poids, sa gueule aux gencives luisantes s'approchant dangereusement de la tête de sa proie. Elle faisait claquer ses mâchoires et de la bave coulait entre ses dents, alors que sa langue en pointe tournait dans sa gueule pour venir lui lécher la peau. Lui essayait, à bout de bras, de la tenir à une distance raisonnable. Mais, aux gouttes de sueur qui inondaient son front ridé par l'effort et à la grimace qu'était devenu son visage, Scÿlbel devinait qu'il ne tiendrait pas longtemps.

Son arme perdue dans les décombres, Scÿlbel s'approcha d'eux, ne sachant pas encore ce qu'elle allait pouvoir faire. Dans ces cas-là, elle agissait par instinct, sans réfléchir. Ses pas étaient lents et, à chacun d'eux, ce combat pouvait définitivement prendre un tournant tragique.

Lorsqu'elle arriva à leur hauteur elle se mit à courir, boitant de sa jambe malade. De l'autre, elle s'élança. Elle puisa dans ses dernières forces pour sauter sur le dos du colosse, au moins pour détourner son attention.

L'animal détourna à peine la tête.

Il balaya l'attaque d'un revers de bras et envoya Scÿlbel par dessus le rebord délimitant l'immeuble.

Elle retrouva alors tous ses esprits. Une montée d'adrénaline. Mais qui ne servait plus à rien.

Le sol lointain se rapprochait, dangereusement.

Elle savait que c'était la fin. Elle, qui avait su survivre pendant tous ces siècles tourmentés, à toutes sortes de dangers, aux catastrophes, et même au massacre de son peuple, allait mourir pendant une simple, une saloperie de mission de routine. En s'écrasant sur le sol. Dans une éclaboussure poisseuse de sang et d'organes.

Elle sentait ses vêtements froissés par le vent, l'air glisser sur sa peau, fouetter ses cheveux et emplir ses tympanes. Les étages défilaient devant ses yeux, de plus en plus vite, le sol arrivait. Elle ferma ses paupières, résignée à accepter son sort. Étrangement sereine. Tous n'avaient pas eu la chance de vivre aussi longtemps qu'elle. Et elle avait certainement déjà tout vécu.

Maintenant tout allait se conclure.

« En beauté. »

Puis tout remonta à l'intérieur de son corps. La douleur de sa jambe déjà blessée l'élança. Soudain. Ses chairs craquèrent, sa plaie se déchira. L'entaille se creusa un peu plus, élargissant son sillon. Ravivant l'hémorragie. Scÿlbel hurla, par réflexe, une clameur longue, déchirante et perçante, puis elle releva la tête, regarda ce qui avait bien pu provoquer cette souffrance.

Sa chute s'était interrompue, net, les étages cessaient de défiler, le sol ne s'approchait plus. À une dizaine de mètres de la mort, une gigantesque ombre l'avait stoppée et l'entraînait à présent en direction des sommets des immeubles. Les passants n'avaient rien vu de ce qui venait de se passer au-dessus de leur tête ; ils s'éloignèrent et redevinrent minuscules.

La *Créature*, ce monstre l'avait attrapée. Après avoir fait chuter la jeune femme, il avait déployé ses ailes pour se lancer à sa poursuite et la sauver. Il la déposa délicatement sur le toit d'un bâtiment, non loin de celui où avait eu lieu le combat, la chute. Scýlbel ne comprit pas pourquoi le colosse avait tenu à la sauver, elle, son ennemie, celle qui avait tenté de le neutraliser par n'importe quel moyen ; mais elle ne pouvait que lui en être redevable. Elle se releva, l'animal la soutint pour l'aider à se tenir debout. Ils se regardèrent. Dans les yeux. Scýlbel voulait y trouver une réponse. L'expression, aussi humaine fut-elle, de la bête ne lui apprit rien. Elles avaient beau avoir de nombreux points communs dans leur histoire, elles ne pouvaient pas se comprendre.

Dans le vent sifflant, la jeune femme entendit la voix de son ami.

« Écarte-toi ! »

Il lui faisait de grands signes pour avoir le champ libre et tuer le monstre. Mettre un terme à la menace. C'était son job à elle aussi. Empêcher qu'une nouvelle catastrophe n'arrive, en arrêtant ceux qui tenteraient de renouveler cette série d'événements à la base de tout. Jakce pointait son arme sur lui.

Mais Scýlbel lui désobéit.

Elle ne se retira pas. Le regard planté dans celui de son collègue, d'un air de défi, elle resta entre lui et sa cible.

Jakce, bien qu'excellent tireur, hésita. Le vent, l'éloignement, la fatigue et les blessures qu'il avait subies sur le toit eurent raison de sa confiance. Il resta là, un pied sur le rebord, le canon pointé sur le monstre.

Il ne fit rien.

La *Créature* profita de ce moment. Elle plia les genoux et propulsa sa grosse carcasse dans les airs pour s'envoler. Elle battait des ailes dans un mouvement majestueux et lourd à la fois. Jakce aurait pu tirer à ce moment-là, mais la *Créature* s'éloigna trop rapidement pour être atteinte. Et puis le secret, qui ne tenait par on ne savait quel miracle, aurait été brisé lorsqu'elle se serait écrasée au milieu d'une rue bondée d'anonymes. Le monstre s'envola, il reviendrait. Peut-être.

Ce soir, il y aurait une explication réaliste pour justifier les dégâts de l'immeuble et cette présence. Un vol, une brute... Ils trouvaient toujours quelque chose.

Jakce baissa son arme en regardant sa cible disparaître. Elle ne fut bien vite qu'un point se perdant dans le ciel de jour. Et puis il braqua son attention sur Scýlbel.

« Qu'est-ce qui t'as pris ? Pourquoi t'as fait ça ? hurla-t-il.

–Je suis désolée, mais... »

Elle hésita alors, ne comprenant pas vraiment ce qui venait de se passer. Et puis elle ajouta, comme si cela pouvait la justifier :

« Il m'a sauvée. »

Jakce rangea son arme, les mains encore tremblantes. L'adrénaline. La colère aussi, que son équipière ait laissé s'enfuir un danger. D'un autre côté, il comprenait Scýlbel : elle s'était retrouvée propulsée entre deux mondes qui se battaient, pour servir de lien entre les deux, sans pouvoir oublier ce que les humains avaient fait. Elle éprouvait parfois le même sentiment que ces *Créatures*. Un ras le bol de devoir cacher ce qu'elle était, l'envie de tout dévoiler au grand jour, tout en sachant ce que cela engendrerait. Elle faisait le lien entre deux mondes et se trouvait du côté des vaincus.

« Rejoins-moi en bas. » lui dit calmement Jakce.

Le trajet fut bien silencieux et Jakce roula doucement, pour une fois. Il fit un détour, pour ne pas rentrer aux bureaux de la Direction. Arrivé au bas de l'immeuble de la jeune femme, il coupa le moteur, se pencha vers elle et lui ordonna :

« Tu vas monter chez toi, prendre tes affaires et partir. Je sais pourquoi t'as fait ça, mais je vais pas pouvoir le leur cacher. »

Il montra d'un mouvement de tête la voiture qui s'était garée à une vingtaine de mètres derrière eux.

« Lorsqu'ils seront au courant, je pourrai rien pour toi. Tu seras certainement considérée comme traître et ils t'arrêteront. Tu dois disparaître. »

Scÿlbel ne put retenir le mouvement et prit Jakce dans ses bras. Elle avait du mal à contenir ses larmes, elles lui serraient la gorge et lui piquaient les yeux.

« Merci. » réussit-elle à lui répondre en ouvrant la porte.

Elle sortit sans se retourner. La voiture démarra et ce fut la dernière fois qu'ils se virent. En rentrant chez elle, elle ne prit que le nécessaire. Elle loua une chambre dans un motel à la périphérie de la ville, en attendant se trouver mieux.

Tout ça s'était passé un an auparavant. Depuis, elle avait déjà déménagé plusieurs fois et restait prête à partir à chaque instant. Si on la retrouvait... Jakce avait raison. L'agence l'arrêterait, sans chercher à comprendre. Pas de compromis. Mais Scÿlbel devait bien avouer que, jusqu'à aujourd'hui, c'était une politique qui avait fait ses preuves : peu de fuites concernant une révélation, au monde, de l'existence des *Autres*, étaient à déplorer, et chacune d'elles avait pu être réglée.

4

Le jour commençait à se lever. Scÿlbel caressa sa cuisse, machinalement. La cicatrice, que lui avait faite son nouvel ami, en la rattrapant dans sa chute, avait mis plusieurs semaines à disparaître, mais, maintenant, il n'en restait plus aucune trace. Comme pour toutes les autres qu'elle a subies au cours de sa longue vie. Ou presque.

Scÿlbel plongea son regard dans le paysage qui s'offrait à elle. Elle aimait tout particulièrement ce moment de la journée.

Les premiers rayons du soleil distillent une lumière douce et ambrée, illuminant les immeubles. Le monde se réveille, mais, inutilement, les lampadaires et certaines fenêtres restent encore allumés. Quelques piétons, une ou deux voitures apportent un peu de vie aux rues, mais tout reste calme, les premiers commerçants entrent dans les magasins encore clos et ce n'est que plus tard que les premières grilles métalliques commencent à grincer. La journée a déjà commencé, mais la ville est encore endormie.

Durant ces moment-là, Scÿlbel avait l'impression d'être seule.

Une bise la fit frissonner et se détacher de ses pensées. Une porte s'ouvrit sur le balcon voisin. Une jeune femme sortit dans l'air frais du matin, avec un sourire qui illumina son visage lorsqu'elle aperçut Scÿlbel.

« Salut ! Qu'est-ce que tu fais là ? »

C'était Helna, sa voisine, l'une des rares personnes avec laquelle l'ancien agent avait sympathisé depuis son arrivée dans l'immeuble. Plus loin, même : depuis sa fuite. Elle tenait une tasse fumante à la main. Chaque jour, elle déjeunait à la fraîcheur du matin, en regardant ce majestueux paysage d'immeubles, de vitres et de béton qui s'étendait devant elle. Elles s'étaient connues comme ça. Scÿlbel aimait aussi se réveiller à la faveur de ce petit vent chuchotant. Ça avait commencé ainsi, par quelques mots entre les longues plages contemplatives.

« Qu'est-ce qui s'est passé cette nuit ? demanda Helna. J'ai entendu des bruits bizarres. Et ça avait l'air de venir de ton appartement.

–Ah ! Oui, euh... Désolée. »

Scÿlbel dut prendre une petite pause pour réfléchir, le temps de trouver une excuse valable. Plus ou moins.

« Je me suis endormie devant la télé, hier. C'était un film d'horreur, et... bien sûr, y a toujours une fille qui crie jusqu'à saturer le micro.

–T'as dû le mettre sacrément fort ! T'as réussi à t'endormir ? Je l'ai entendu depuis ma chambre ! Et ça a même réveillé Lhyna... et Thern. »

Helna se pencha vers sa voisine, un air espiègle se dessinant dans ses yeux, et ajouta, tout bas :

« Maintenant, il est de mauvaise humeur.

–J'ai... En me retournant, j'ai appuyé avec mon coude sur le bouton de volume. C'est ce qui m'a réveillée aussi. »

Devant l'air coupable de Scÿlbel, Helna lui répliqua :

« Pas grave. De toute façon, Thern est de mauvaise humeur le matin, qu'on le réveille ou pas. Et Lhyna, elle s'est rendormie tout de suite.

–C'est quelle heure, là ? Je dois aller au travail ! »

Helna regarda la montre accrochée à son poignet avant de réchauffer sa main contre la tasse fumante qu'elle tenait.

« Sept... passées.

–Merde ! Je dois me préparer. Et y aller.

–Moi aussi, je vais rentrer. Je dois préparer la petite. Salut ! »

Scÿlbel se faufila dans son appartement, mais la voix de sa voisine l'interrompit.

« Attends ! Thern repart aujourd'hui et on va être toutes seules ce soir, avec la petite. Tu viens manger ? »

Scÿlbel répondit par un clin d'œil et disparut à nouveau.

Dans le salon, la bête était complètement avachie sur le canapé, ses jambes débordant à moitié, l'une de ses ailes étalée au sol. Elle dormait, en ronflant et en continuant de mâchouiller, accroché à ses dents, le morceau de viande rouge que Scÿlbel lui avait jeté.

La jeune femme se prépara un café, le but d'une traite en grimaçant et se rendit dans sa chambre. Là, elle prit les premiers vêtements qui lui vinrent sous la main et commença à s'habiller. À peine avait-elle eu le temps d'enfiler un jean qu'un claquement sourd l'arrêta. Sans perdre de temps, Scÿlbel prit le revolver qu'elle cachait dans un tiroir de sa commode et se précipita dans le salon pour voir ce qui avait bien pu causer le vacarme.

Mais elle ne vit rien.

Rien du tout. Pas même la bête qui dormait sur son canapé un peu plus tôt. La porte-fenêtre était grande ouverte et ses rideaux flottaient au vent. Maintenant, Scÿlbel voyait la *Créature* s'envoler au loin dans le halo d'or du soleil. Comme un oiseau. Un sacrément gros oiseau ! La jeune femme se dirigea vers son balcon jeter un coup d'œil. Helna était bien rentrée, son appartement était fermé. Scÿlbel referma la porte et souffla. À force de venir, l'animal allait finir par la faire repérer. Ce n'était, heureusement, pas si fréquent.

Le tic-tac de la pendule accrochée au-dessus de la télé attira son attention.

« Oh ! Merde ! »

Il fallait partir. Le matin, à quelques minutes près, elle évitait le métro, les trottoirs bondés et pouvait mettre deux fois moins de temps pour se rendre au bureau. Sinon, elle attendait, serrée entre des personnes à l'hygiène et l'odeur parfois plus que douteuses, deux, voire trois rames et devait se frayer un chemin entre les gens pressés et stressés, qui la bouscullaient avant de disparaître dans une foule de costumes impersonnels.

Une sensation de froid se fit sentir dans son dos. Il fallait impérativement qu'elle file s'habiller. Un soutien-gorge, une chemise, et elle prit sa veste et son sac pour partir en vitesse.

La ruelle de son immeuble restait peu peuplée, même la journée. Mais la lumière orangée diffusée par l'aube, au-dessus du petit parc goudronné, ainsi que cet air matinal la rendaient plus accueillante. Même si la saison chaude n'était pas terminée, il faisait encore frais avant onze heures, Scÿlbel se félicita d'avoir pris une petite veste en partant.

Elle se rendit dans l'une des artères principales de la ville, en essayant de se frayer un passage entre les gens trop préoccupés à penser à eux-même pour se rendre compte que d'autres aimeraient

pouvoir avancer, eux aussi. La station du métro aérien ne se trouvait qu'à quelques minutes de son immeuble. Déjà, le quai accueillait des dizaines d'usagers en attente d'une rame assez vide pour les laisser entrer. Ils patientèrent une minute ou deux. Et puis, au loin, le wagon de tête se montra. Il grossit jusqu'à arriver au quai et s'arrêta dans un grincement strident. Certains des passagers sortirent tant bien que mal, obligés de pousser ceux qui voulaient forcer le passage de peur que les portes ne se referment avant qu'ils n'aient pu monter.

Scÿlbel attendit une autre rame, juste au bord des rails. Elle regardait les immeubles qui s'étendaient en hauteur. Un panorama toujours impressionnant, quand on prenait le temps de l'admirer. Même si c'était devenu habituel, parfois, il lui arrivait de se demander comment tout ça tenait debout. Elle, qui avait vécu à une époque où construire une maison à deux étages relevait déjà de l'exploit, les grattes-ciel avaient de quoi l'émerveiller. Mais là, c'était surtout un moyen de se changer les idées : elle détestait voir ces saloperies d'humains monter dans le métro comme si leur vie en dépendait. Coincer quelqu'un qui voulait descendre, juste pour pouvoir s'y hisser en premier et, comble de joie, espérer s'asseoir. Chaque matin, c'était la même chose. On aurait dit que le quai était en feu et que le seul moyen de s'en sortir soi-même, c'était de sacrifier tous les autres.

Scÿlbel prit la deuxième rame, à moitié poussée par les personnes derrière elle. Un homme en costume à la forte odeur de transpiration à peine voilée par un déodorant et un adolescent écoutant de la musique si forte dans ses oreilles, que la jeune femme aurait pu reconnaître le morceau si elle l'avait connu, l'entouraient. Calée entre un siège et une porte, elle attendait l'arrivée avec impatience.

Heureusement, son boulot ne se trouvait pas trop loin de chez elle ; dans une autre ruelle aussi, mais plus fournie en petits commerces, parfois très sombres. Scÿlbel ouvrit la porte vitrée, où une série de grandes lettres collées indiquaient *Harshett et associés*, et fit tinter une clochette indiquant habituellement un nouveau client.

« Désolée, j'ai pas vu l'heure ce matin, dit elle avant que la porte ne fasse sonner la clochette à nouveau.

–T'inquiète pas, on a encore eu personne. Juste un appel, mais le mec va passer tout à l'heure. »

L'homme assis, les jambes croisées sur son bureau, la chaise ballante sur deux pieds, qui lui avait répondu, était un des *associés*. Sills Nomtbow était un grand à la peau à peine foncée par un métissage dans sa généalogie, avec un soupçon d'accent chantant « bien utile avec la gente féminine » disait-il. Les cheveux très courts et qui bouclent dès qu'ils commencent à pousser, une allure décontractée – certainement juste en apparence – qui l'aidait pas mal dans ses enquêtes, Sills n'était pas réellement ce à quoi on s'attendait quand on cherchait un privé. Scÿlbel l'aimait bien, un homme assez sympa, même s'il lançait des blagues parfois douteuses. Il ne cherchait pas plus que ce qu'il avait déjà. Une chose assez rare, de voir un homme pas rongé par l'ambition et le désir d'écraser ceux qui l'entouraient. C'était pour ça que Scÿlbel l'appréciait, c'était aussi pour ça qu'elle le voyait souvent dans cette position, presque couché sur son bureau, à attendre.

C'est lorsque les problèmes financiers avaient commencé à pointer, environ cinq mois plus tôt, que Scÿlbel avait trouvé ce travail. Une agence de détectives, qui enquêtait sur toutes sortes d'affaires. Cela allait d'une banale surveillance de conjoint dans une procédure de divorce – pour une grande partie –, aux investigations pour des affaires pénales, en passant par la protection de certains documents, la recherche de fugeurs... Il n'y avait plus aucun rapport avec son monde à elle, mais c'était peut-être ce qui se rapprochait le plus de son ancien métier. Scÿlbel avait dû convaincre Harshett de son expérience, sans rien pouvoir dévoiler de son ancienne vie, et effectuer les démarches pour officialiser la chose. Tout cela avait pris quelques semaines, puis elle avait pu rejoindre Sills et son patron. Depuis, elle n'avait eu que des affaires de filature et quelques-unes de protection. Rien de bien palpitant en somme.

Il était pas loin de midi, un ventilateur tournait lentement, pour adoucir la chaleur qui devenait

pesante, et aucun client n'avait encore pénétré dans l'office. Sills, toujours assis à son bureau, passait le temps à lancer une balle contre un mur et à la rattraper. Les deux collègues avaient épuisé leurs sujets de conversation un peu plus tôt et Scylbel avait prit un livre qui traînait dans son tiroir. Pour passer le temps. Un polar versant dans l'horreur et le fantastique au fil des pages. Au début, le bruit du caoutchouc frappant le mur irritait la jeune femme. Au bout de d'un moment, elle avait fini par s'habituer et se prenait même parfois au jeu. La journée s'annonçait mortellement calme et ennuyeuse. Si encore, ils avaient un peu de paperasse à faire ou même à classer. Mais ces derniers temps s'étaient révélés calmes. Harshett avait hérité du dernier dossier intéressant et s'était absenté depuis l'avant-veille.

La balle percuta le mur une énième fois et fut rattrapée par la main de Sills, qui la posa sur son bureau, entre un pot à crayon et une lampe.

« Bon ! souffla-t-il en se levant. J'ai faim. Je vais me chercher quelque chose avant qu'une affaire arrive. Je te ramène un truc ? »

Une proposition que Scylbel détourna. Ce jour-là, elle voulait manger quelque chose de plus consistant qu'un sandwich. Elle partirait lorsque lui serait de retour. Sills n'insista pas. Il sortit et l'entrée se referma dans ce bruit si particulier que produisent les portes vitrées en claquant.

Et Scylbel attendit. Elle rouvrit son livre à la page qu'elle avait gardée en glissant son doigt contre la reliure, comme un signet, et se replongea dans son histoire.

Pendant ce temps, loin de là, Stencir Vlost descendait la pente douce des abords du fleuve. Sept heures. Il avait été réveillé cinquante minutes plus tôt. Une autre victime avait été retrouvée, noyée. La quatrième, déjà. Et le tueur ne s'arrêterait pas là. Les journaux s'en donnaient à cœur joie. Saloperie de journalistes. Ils avaient même donné un surnom au tueur : l'Équarrisseur. En raison de ses victimes retrouvées sans la peau de leur visage. Le gars se donnait un mal de chien pour qu'on ne puisse pas les reconnaître. Visages dévoilant leurs muscles et des yeux exorbités, doigts tranchés et dents arrachées. Et toute cette horreur n'avait donné qu'un surnom. Ces connards de journalistes pensaient-ils aux victimes qui avaient tant souffert ? Aux familles, confrontées chaque jour, partout, aux horreurs subies ? Ce gars était un putain de taré, mais au moins, lui, il avait cette excuse-là.

L'inspecteur passa sous le ruban de délimitation de scène de crime, rencontra plusieurs de ses collègues et les gars de la scientifique, qu'il salua d'un simple hochement de tête, avant de s'arrêter auprès de son coéquipier, dont les yeux vides étaient fixés sur le cadavre.

« C'est lui ?

–C'est lui.

–Putain... »

Stencir s'alluma une clope, tandis que le médecin légiste, Eslaïa Radtens, une femme plutôt mignonne, mais qui peinait à garder un petit copain – les autres effets du job –, accroupie près du corps, lui narrait les résultats des premiers examens.

Tout portait à croire, qu'avant sa mort, son bourreau s'était employé à torturer l'adolescente. Les lacérations visibles sur le corps dénudé ne laissaient aucun doute. En plus de celles produites par les poissons en quête de nourriture, des traces de brûlures, de coups et de coupures étaient visibles. Le résultat d'un cerveau dérangé dans lequel toute cette horreur prenait sens...

5

Scylbel sursauta. Et son livre se referma. Les aventures de Stencir Vlost attendraient. La porte s'était ouverte, la clochette avait tinté et un vieil homme se tenait à présent dans son encadrement. Les cheveux parfaitement blancs dissimulés sous un chapeau usé, une longue veste d'un marron délavé, il s'avança jusqu'au bureau en silence. Malgré les années qui l'accablaient et une cicatrice

voyante entre ses rides, sur la joue, il affichait une sacrée prestance.

« Bonjour... » s'engagea Scÿlbel, qui présumait que l'homme n'avait pas ouvert la bonne porte.

Lui s'était approché, juste devant la table. Après avoir posé sa mallette sur le meuble, une quinte de toux lui dégagait les cordes vocales pour lui permettre de répondre, d'une voix tremblante, mais assurée :

« Vous êtes bien Scÿlbel... Scÿlbel Hiksa ? »

Le cœur de la détective, soudain, s'emballa. Il battait fort.

Trop fort.

Scÿlbel le sentait expulser le sang qui affluait dans ses organes, elle sentait ses veines gonfler désagréablement. Elle sentait le liquide courir sous ses tempes, sans parvenir à le contrôler. Elle se leva. Trop vite, elle le sentit. Et conduisit le vieil homme jusqu'au bureau de Harshett, le seul des trois séparé des autres par une vitre en plexiglas. Au cas où Sills reviendrait.

Ce nom remontait à des années, des centaines d'années. Avant les *événements*. Cette époque de chaos où la loi n'était qu'individuelle et s'écrivait à l'aide de revolvers. Ce nom, Scÿlbel l'avait abandonné quelques années après être entrée dans ce qui était devenu, par la suite, la Direction. Scÿlbel Hiksa avait disparu depuis bien longtemps.

Pour les *Autres*, changer, régulièrement de nom, de lieu d'habitation, de métier – et d'affectation pour les agents –, restait le meilleur moyen de cacher cette absence de vieillissement. Et, la plupart du temps, un départ signifiait abandonner son ancienne vie et ses anciennes connaissances. Aussi, plus personne ne devait être en mesure de la retrouver. Sous ce nom ou un autre.

Scÿlbel referma la porte. Et fit face au vieil homme.

« Merde ! Putain, mais vous êtes qui ? »

L'homme tira la chaise prévue pour les clients et posa son chapeau à côté de l'ordinateur éteint du patron.

« Je m'appelle Hyzaik Ramenton. On m'a dit que vous pouviez m'aider.

–Qui... qui vous a dit ça ? Et... Mais qui vous a donné ce nom ? »

Voyant qu'elle élevait un peu trop la voix, qu'elle commençait à provoquer une certaine méfiance chez le vieil homme et risquait de le faire partir, Scÿlbel prit une grande inspiration, puis expira lentement tout l'air de ses poumons.

« Excusez-moi, reprit-elle calmement. Je suis Scÿlbel, mais Hiksa, ce nom... enfin... merde... c'est... long à expliquer. Bon ! Pourquoi pensez-vous que je puisse vous aider ? »

Comme s'il avait du mal à trouver ses mots, le vieil homme laissa un blanc avant de se lancer.

« Voilà, ma... petite-fille a disparu il y a cinq mois, environ. Elle était chez moi, c'est moi qui en ai la garde : sa mère, ma fille, et son mari, sont décédés il y a trois ans de cela. »

Il tenta d'étouffer un sanglot, en vain. Scÿlbel se leva et lui tendit une boîte de mouchoirs. Il en saisit un, se moucha bruyamment, avant de reprendre de sa voix rauque et fatiguée.

« Excusez-moi. »

La jeune femme lui fit un signe de tête montrant sa compréhension.

« J'étais parti faire une course. Quand je suis revenu, elle n'était plus là. J'ai appelé la police. Tout de suite. Il y avait quelques gouttes de sang sur le sol de la cuisine et puis cette porte, celle de une terrasse, elle était détruite. C'était il y a cinq mois. La police a enquêté, mais ça fait des mois qu'ils n'ont pas avancé. J'ai tout essayé pour faire relancer l'enquête. Il y a même des agences d'ici, de Belektig qui se sont déplacées. Sans résultat. Tout ce qu'on sait, c'est que le sang retrouvé, c'était celui de Livline, ma petite-fille. J'ai cru que tout était fini. C'est horrible, d'imaginer tout ce qui a pu lui arriver, vous savez ?

–Je comprends, mais... on est une agence de privés ici. On peut pas intervenir sur une enquête de police en cours. Je sais pas pourquoi on vous a amené là.

–Je connais le travail des détectives, insista le vieil homme. J'ai déjà fait appel à des gens comme vous, pour mon travail. Mais il y a de ça deux jours, j'ai reçu ça. »

Il fouilla dans son attaché-case et en sortit une simple enveloppe. La lettre était froissée et avait dû

être lue et relue plusieurs fois. Ramenton la tendit et la jeune femme la saisit à l'aide d'un mouchoir – souvenir de son passé dans la Direction.

Le mot disait simplement :

Scÿlbel Hiksa, chez l'agence Harshett et associés à Belektig, pour Livline.

« Livline, c'est ma petite fille, répéta inutilement Ramenton. Après, l'agence n'a pas été dure à trouver.

–Il n'y a pas d'adresse, qui vous l'a remise ?

–Elle a été déposée dans ma boîte aux lettres. »

Concentrée, Scÿlbel n'écoutait déjà plus. Elle examinait le papier pour y découvrir quelque chose, un signe, une trace de celui qui l'avait écrite. La lettre était tapée, mais ne semblait pas imprimée. On pouvait reconnaître la typographie particulière d'une machine à écrire. Bien sûr, avec un logiciel, il était facile de faire illusion. Scÿlbel se concentra ensuite sur l'enveloppe : pas de timbre, ni d'adresse. Un simple rectangle blanc. Tout ce qu'il y a de plus simple et banal.

« Bien, conclut la détective. Comme je vous l'ai dit, on n'empiète pas sur les affaires criminelles. Mais... avec cette enveloppe... Je... vais voir ce que je peux faire. »

Scÿlbel lui expliqua tout, ensuite. Comme si elle avait affaire à un véritable client. Les tarifs, la manière de procéder, les documents à remplir, Ramenton lui tendit une de ses cartes de visite pour lui laisser une adresse et un numéro où le joindre.

Lorsqu'elle eut terminé, Scÿlbel raccompagna le vieil homme jusqu'à la sortie, en lui promettant de le tenir au courant. Sills était revenu et mangeait à son bureau un sandwich débordant de sauce.

« Un client ? demanda-t-il en mâchant une fois Ramenton parti.

–Je sais pas. Je vais appeler Harshett. Il veut qu'on reprenne un dossier de la police. »

La jeune femme ne laissa pas son collègue la prévenir sur l'impossibilité d'une telle affaire. Elle lui glissa un « Bon app' », avant de s'enfermer dans le bureau du patron.

Après avoir composé le numéro, son cœur se remit à battre. Les mises en garde que Sills s'apprêtaient à lui faire n'étaient pas vaines, elles lui auraient permise d'éviter un refus, et sûrement un savon, d'Harshett. Mais elle devait lui demander. Elle devait être sur cette affaire.

Elle devait savoir.

La tonalité résonna dans le combiné. Une fois. Une deuxième fois. Une troisième. Des bruits indescriptibles de raclements, froissements et tamponnements se firent entendre. Et puis :

« Ouais ? fit un ton morose.

–Patron, c'est Scÿlbel. Ça va ? »

La jeune femme n'avait pas réussi à cacher un timbre un peu tremblant. Le téléphone n'avait jamais été son ami ; parler à quelqu'un sans l'avoir en face la perturbait toujours.

« Moarf. Surveiller une gosse en voyage scolaire, c'est pas des plus palpitant. J'habite dans la voiture, là. Tu verrais le bordel que c'est ! On verra à quoi ça ressemble à la fin de la semaine. Si je continue à vivre comme ça, y aura bientôt de la panure qui va s'installer ! Et toi ? Pourquoi t'appelles ? Y a un problème ?

–En fait, oui et non... C'est pour... une affaire. Y a un mec qui vient de partir. Il me demande de reprendre une enquête du coin de... »

Elle fouilla dans les documents encore étalés.

« ... Jorld. Une disparition. Sa petite-fille s'est fait enlever. »

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle sentait un refus poindre de l'autre côté du combiné. Elle ne lui laissa pas le temps de s'exprimer.

« Avant que tu refuses, faut que tu saches que ce gars, il semblait en savoir beaucoup sur moi. Bien plus qu'il devrait. Apparemment, il n'est pas venu ici par hasard.

–Il sait quoi ?

–... Des choses sur... moi... Je sais pas d'où il tenait ces informations. Faut que je le découvre. Tu comprends ? Et... Et puis... il a pas l'air pauvre, tu vois ? »

Un silence suivit la question. Un silence de quelques secondes. Un silence pesant rompu par les seuls battements de cœur de la jeune femme. Elle ne laisserait pas passer cette affaire, quoi qu'en dise son patron, mais le faire sans l'accord d'Harshett ajouterait des difficultés dont elle se passerait bien. Et puis un souffle grésilla dans le haut-parleur.

« Sois prudente. Et fais pas de vagues. »

6

Avant de se plonger dans sa nouvelle affaire, Scÿlbel emprunta la voiture de son collègue et se rendit dans un petit restaurant pas loin du bureau. Si les terrasses étaient souvent pleines durant l'été, la salle d'intérieur restait, elle, peu remplie. Scÿlbel pouvait y manger tranquillement. Située dans un local étroit et peu lumineux, la salle s'étalait en longueur. Un bar au mur décoré de centaines de bouteilles d'alcool accueillait les clients à l'entrée alors que des tables de noyer pour deux personnes s'alignaient contre un mur de grès, laissant la place, plus loin, à d'autres places plus larges. La décoration y était minime : quelques tableaux de paysages ornaient les murs, entre les lampes diffusant une ambiance tamisée. Au fond, une petite scène à peine surélevée, à côté d'un piano, ne servait que pour les soirées de concerts.

Scÿlbel s'installa à sa place, rapidement devenue habituelle, près de l'entrée. Après avoir commandé le menu du jour, elle se mit à penser à l'enquête qui l'attendait. Une sorte d'excitation s'était emparée d'elle. D'abord cachée par la surprise d'entendre ce nom, son nom, puis par l'appréhension d'obtenir l'aval de Harshett, elle avait, pendant l'attente du plat, pris toute son ampleur dans son esprit. Cela faisait longtemps que rien ne la rattachait plus à son ancienne vie. Hormis les quelques visites nocturnes de la bête.

En mangeant sa cuisse de dinde au miel, elle se mit à réfléchir à la manière de s'engager auprès de Ramenton et, surtout, des autorités qui avaient suivi l'enquête. Il lui faudrait rentrer chez elle pour chercher quelques affaires. Des vêtements plus habillés, son arme – on ne sait jamais –, sa plaque factice qu'elle avait eu la bonne idée de conserver.

Après avoir fini son assiette, Scÿlbel échangea quelques mots avec la serveuse, qu'elle commençait à connaître, et prit un café pour terminer son repas. Le morceau de sucre disparut, laissant un rond noir dans la mousse beige qui se perdit dans le liquide lorsqu'il fut remué. Lentement. Le métal de la cuillère tapa contre la porcelaine de la tasse. Le café était bon. Bien meilleur que celui qu'elle faisait chez elle.

Elle s'était à nouveau perdue dans ses pensées. Les questions se bouscuaient dans sa tête. Comment l'avait-on retrouvée ? Qui l'avait retrouvée ? Pourquoi l'avait-on menée à cette enquête ? Et surtout, dans quoi mettait-elle les pieds ?

Elle avait beau ressasser, retourner ces énigmes dans tous les sens, chercher tous les scénarios possibles, tout ce qu'elle y gagnait, c'était de nouvelles questions.

Elle termina la tasse d'une traite, sentit le liquide brûlant couler dans son œsophage, régla puis partit. Cet après-midi, elle ne repasserait pas à l'agence, un appel à Sills s'imposait.

« Ouais, Scÿlbel ? fit une voix qui se montrait beaucoup plus enjouée que celle de son patron.

– Y a du nouveau ?

– Rien de bien exceptionnel. Mais je sais qu'il va y avoir un coup de fil. Je le sens.

– OK, le devin... Je repasserai pas à l'agence avant ce soir. Cet après-midi, ou demain si j'ai pas le temps, j'irai au service de police qui a traité l'affaire. Tu peux les appeler, leur dire qu'on est des services d'enquête du District Est et qu'on a une affaire similaire à celle de Livline, euh... Ztalfeg. Dis-leur qu'un agent passera dans la journée pour consulter les rapports.

– T'as pas peur que ça soit un peu gros ? Et si, là-bas, quelqu'un connaît l'un des agents du District Est ?

–Oh... petite chose sans défense, se moqua Scÿlbel. T'inquiète pas. Tu risques rien. Et, au pire, prépare un truc à leur dire !

–Ouais mais... et toi ? Et la boîte ? On risque gros là ! Tu me mets dans une sacrée merde ! C'est des flics !

–De campagne... Ils doivent pas en voir tous les jours des affaires de ce genre, et puis elle est enterrée depuis un moment ! Allez ! Et je te paierai à manger.

–Bon... OK... Alors prépare ton porte-monnaie ! »

Les immeubles, ces géants aux façades de verre sur lesquelles le soleil éblouissant se reflétait, de briques ou de métal, selon l'époque où ils furent érigés, défilaient lentement. Ils restaient impressionnants malgré leur nombre de plus en plus important au fil des ans. Parfois, Scÿlbel se sentait perdue dans les rues, entre ces édifices dont le toit s'égarait dans l'immensité du ciel. Chacun semblait similaire à ses voisins, seulement, aucun ne paraissait identique, tous avaient leur singularité. Un choix spécifique de couleurs ou de matériaux, un âge, un aspect ou une architecture audacieuse, tous se mêlaient pour former un tout. Un brassage des influences donnant au centre des affaires de la ville ce cachet particulier.

Quelques pointes de verdure venaient mettre une touche finale à ce tableau dont le charme et l'immensité avait inspiré nombre de photographes. Une ville dynamique, aux millions d'habitants se croisant dans leur bal quotidien d'allers-retours entre ces rues perpendiculaires.

Dans la vieille voiture de Sills, Scÿlbel longea les abords du fleuve. Son appartement se trouvait de l'autre côté, parmi des immeubles beaucoup moins hauts que les grattes-ciel du centre.

Petit à petit, les bâtiments et les usines laissèrent place à des maisons et des champs, en périphérie. Un cadre plus agréable – chacun possédait son petit jardin personnel, les demeures s'en retrouvaient plus aérées, la vie en était améliorée, avec des amitiés qui devaient s'installer plus facilement –, mais éloigné de la grande ville.

Scÿlbel s'engagea alors sur l'autoroute, la grande artère qui reliait Belektig aux autres grandes villes. Les maisonnettes s'éparpillèrent avant de disparaître progressivement pour laisser la place aux arbres et aux champs. Le paysage défilait de plus en plus vite. Toute cette verdure éveilla un sentiment de nostalgie chez la jeune femme. Voir ce paysage s'étendre sans fin devant ses yeux fit naître en elle une sensation de liberté. Comme du temps où elle n'était pas obligée de cacher sa nature. Bien avant que la crainte ne gagne l'humanité. Une époque peut-être, par certains aspects, plus dure que celle d'aujourd'hui, mais durant laquelle, au moins, elle était entourée.

Bientôt, elle arriva dans un petit village, Jorld, l'une des nombreuses bourgades qui avaient poussé bien à l'écart de Belektig. Il fallait près d'une heure pour l'atteindre, d'où une certaine confidentialité des lieux. Scÿlbel s'arrêta dans un bar, une petite pause pour demander le lieu de résidence d'Hyzaik Ramenton. Avec un certain scepticisme, on lui indiqua un chemin de terre, au sud, bien après la sortie du village. Elle prit un café, pour se réveiller de l'effet de somnolence de la route.

« Et qu'est-ce que vous lui voulez, à ce vieux fou ? » demanda l'un des habitués assis à ses côtés.

Scÿlbel resta les yeux braqués sur la tasse abyssale.

« C'est pour sa petite-fille ? insista le barman.

–Je ne peux rien dire, lâcha enfin Scÿlbel.

–Ouais. C'est pour elle. Pour quoi d'autre, hein ?

–Il a pas eu de bol, ce type-là, dit l'autre en approchant son haleine déjà chargée. Y en a qui disent qu'il l'a bien cherché. Que c'est l'équilibre qui lui fout dans la tronche ce qu'il a semé. Mais moi, moi je pense qu'y a personne qui devrait vivre tout ça. »

La jeune femme ne continua pas le débat. Fallait qu'elle ne dévoile rien.

« Fais pas de vagues » lui avait dit Harshett.

Et elle comptait l'écouter. Aussi bien pour l'agence, que pour elle-même. Des ennuis avec la police, d'où qu'elle soit, ne pourraient qu'indiquer sa position aux affaires internes de la Direction. Et, avec la désobéissance directe à un ordre, la protection de la *Créature* et sa fuite, à coup sûr, elle

serait mal barrée.

Elle paya et le barman lui lança :

« Si c'est pour Livline que vous venez, j'espère que vous la retrouverez. Elle était bien, cette petite. »

Avant de partir, l'homme trop plein l'agrippa par la manche et Scÿlbel se dégagea aussitôt, un air de dégoût sur le visage.

« Une chose, lança-t-elle, l'alcool à cette heure-là, pour séduire, ça aide pas. »

L'homme resta la bouche pendante, tandis que Scÿlbel s'en allait.

« Je t'em... »

Le reste fut coupé par la porte qui se referma.

7

Le chemin qu'on lui avait indiqué, n'était qu'un sillon où l'herbe n'avait que peu poussé à force de passages. Et s'il se montrait assez large au départ, il se rétrécissait à mesure qu'il pénétrait dans une forêt qui, elle, devenait de plus en plus dense.

« Drôle de place pour installer sa maison, se dit Scÿlbel en conduisant nez au pare-brise. Surtout pour un vieil homme seul. C'est pour ça qu'ils l'appelle le *vieux fou* ? »

Elle pensa aussi que, dans un lieu pareil, ce n'était pas étonnant que sa petite-fille ait été enlevée. Une image s'imposa alors à la détective. Brève, mais qui laisse malgré tout une trace de son passage dans l'esprit. L'image, le flash d'un corps jeune, mais inerte. Jeté à terre, désarticulé. Une peau si blanche, salie par la boue et le sang. Un doux visage enfantin ne renvoyant que de l'horreur. Mais Scÿlbel s'efforça de repousser cette sombre idée. Après tout, si on avait conduit Hyzaik Ramenton jusqu'à elle, c'était qu'il devait rester un espoir. Même mince.

Livline était vivante. Du moins, c'est la seule supposition que Scÿlbel devait émettre. Rien que pour le bien de son enquête. Même si, cela faisait plus de cinq mois qu'elle avait disparu.

Sans la moindre trace de rançon...

Les arbres se firent plus rares, tout à coup, les feuilles ne couvraient plus le chemin et la forêt sembla s'ouvrir. Un large portail en acier forgé, sculpté de dessins magnifiques et complexes, de courbes et d'enchevêtrements, mais depuis longtemps rouillé, clôturait le chemin. Un mur de près de trois mètres de haut entourait un immense terrain duquel s'élevait, au bout d'un sentier, une ancienne demeure.

Ressemblant plus à un manoir qu'à une simple bâtisse, la maison de Ramenton se révélait vraiment impressionnante. D'épais murs de granit s'étendaient sur trois étages, jusqu'aux différents toits d'ardoise, qui cachaient un palier supplémentaire. Une tour dominait la partie gauche du château, tandis qu'une terrasse allongeait l'autre côté. Les hautes fenêtres devaient laisser passer une lumière bienfaitrice dans les nombreuses pièces de la demeure.

Le portail était entrouvert. Scÿlbel gara le véhicule, puis ses pieds crissèrent dans le gravier jusqu'à l'entrée. Elle passa entre de nombreuses plantes et fleurs disséminées sur les côtés de l'allée et laissées à l'abandon depuis longtemps. La pelouse, devenue haute et dense, indiquait que la fortune qui avait permis d'acquérir les lieux était ancienne, et maintenant disparue. Au loin, sur le terrain, la jeune femme aperçut un chêne imposant, au dessous duquel une balançoire usée, à la peinture craquelée et aux cordes effilochées qui provoquaient des cloques sur les paumes de ceux qui voulaient s'y amuser, avait été montée aux côtés d'un kiosque blanc. Les sculptures de celui-ci renvoyaient à celles du portail, à cela près que, si ce dernier était rouillé, grinçant et faisait peine à voir, l'autre avait été entretenu avec beaucoup de soin. Encore éclatant malgré son âge visible, le kiosque contrastait véritablement avec le reste du domaine, auquel plus personne n'accordait d'importance.

Vu de près, la bâtisse se montrait encore plus impressionnante. La porte d'entrée massive s'ouvrit

lentement et le vieil homme accueillit Scÿlbel avec un sourire sincère, mais derrière lequel une souffrance quotidienne peinait à se cacher.

« Je suis heureux que vous aillez accepté de venir. » lui avoua-t-il de l'espoir plein les yeux.

À la lumière de l'extérieur, Scÿlbel remarqua les iris de l'homme, d'un turquoise incroyablement pâle qu'elle n'avait pas vu à la faible clarté de l'office.

Hyzaik Ramenton la fit entrer. Contrairement à l'extérieur, les pièces de la maison restaient plus entretenues. Aussi bien que le pouvait un vieil homme seul. La poussière s'était accumulée sur les meubles et les bibelots décorant ce qui fut un intérieur cossu.

Scÿlbel pénétra dans un hall d'entrée donnant presque immédiatement sur un salon des plus lumineux. Le centre de celui-ci était abaissé par rapport au reste de la pièce. Il se dégagait de cette partie comme une sensation de confort, de bien être. Malgré l'espace immense de la salle, ce petit coin faisait office de refuge.

Le vieil homme conduisit Scÿlbel jusqu'à la cuisine, une grande pièce – même si elle restait moins large que le salon – dans laquelle le matériel le plus imposant était entreposé autour d'une table en bois massif de belle taille. Une porte fenêtre donnait sur l'une des terrasses de la villa.

Ramenton pointa alors du doigt une dalle du carrelage dont la moitié disparaissait sous la table et précisa :

« C'est là que la tâche de sang a été retrouvée. Lorsque je suis... rentré... »

Il ne put réprimer un hoquet en repensant à cet événement.

« Lorsque je suis rentré... la table était mise. Mais l'assiette n'était pas finie. Livline ne mangeait plus dans le salon, elle se préparait le repas et le mangeait ici. Je me souviens, j'ai trouvé la chaise renversée et la porte, là, était brisée. »

Scÿlbel prenait des notes sur un calepin qu'elle laissait toujours dans son sac, sans interrompre son client.

« Elle était complètement démurée de l'intérieur, continua-t-il. Je l'avais laissée en l'état durant l'enquête, mais j'ai été obligé de la faire réparer depuis.

–Ne vous inquiétez pas. Qui s'est occupé de cette enquête ?

–Le shérif du comté Nord-Ouest. Aidé par des équipes de la capitale. »

Scÿlbel s'avança vers la porte, malgré les réparations, on pouvait encore distinguer les fissures que les dégâts avaient provoquées. Dans la violence du choc, quelques morceaux de mur avaient été arrachés. Celui qui avait fait ça devait posséder une force phénoménale. Un doute naquit alors dans l'esprit de la détective.

Le chemin menant à la terrasse était fait de graviers. Si le kidnappeur était sorti par là, il avait forcément laissé des traces, mais le temps les avait effacées. C'était d'ailleurs le cas de chacun des indices qui auraient pu se trouver dans la villa. Scÿlbel se dit alors qu'il était inutile qu'elle s'y attarde. Elle se concentra sur la forêt dans laquelle le terrain avait été établi.

« Vous n'avez jamais eu de problèmes avant ça ? demanda-t-elle. C'est isolé, ici, ça peut donner des idées malsaines à certains.

–Ce n'était qu'une maison secondaire, au départ. C'est devenu ma demeure lorsque j'ai voulu me retirer du monde. C'est... comme si mes origines avaient refait surface. Beaucoup de gens m'ont dit qu'ils n'y passeraient pas la nuit. Mais je m'y suis toujours senti bien. Et en sécurité. Jusqu'à... »

Après s'être tournée vers son client, Scÿlbel poursuivit.

« Vous vous souvenez d'un autre détail qui clochait ? Un objet qui ne devait pas se trouver là, quelque chose d'abîmé ou de dérangé dans votre maison... »

–... Non... réfléchit Ramenton. Non, rien. En fait, à part la cuisine, le reste était impeccable.

–Parlez-moi un peu de Livline. Son caractère, ce qu'elle aimait, ses fréquentations...

–C'était une petite pleine de vie, toujours souriante. Même après la mort de ses parents. Parfois, elle s'occupait plus de moi, que moi je ne prenais soin d'elle. J'avais souvent l'impression de revoir, dans ses yeux, sa mère et sa grand-mère. Vous savez, c'est une fille qui n'a jamais été dans le besoin. J'ai travaillé pour ça. Pourtant, elle a toujours été simple. Elle lisait beaucoup. Parfois elle restait des

journées entières dans la bibliothèque, ou s'installait près de la piscine, en été, à feuilleter tout ce qu'elle trouvait. C'était une fille sans histoires, je ne sais pas pourquoi ça... lui est arrivé. »

Le regard du vieil homme brillait. Scÿlbel voyait que l'émotion risquait à tout moment de déborder de ses yeux. Il y avait, là, un mélange de tristesse et de fierté. On pouvait même deviner l'ancien orateur qu'Hyzaik Ramenton avait été.

« Mais... depuis un petit moment, se rappela-t-il, elle avait un comportement étrange. C'était quelques mois avant qu'elle... Elle me parlait moins, elle paraissait inquiète et j'avais l'impression qu'elle ne prenait plus soin d'elle... »

Il parlait autant à Scÿlbel qu'à lui-même, se souvenant de la présence de sa petite-fille en ces lieux.

« Vous voyez, elle s'était toujours habillée avec soin et, là, c'est comme si elle voulait devenir quelconque, comme pour éviter de se faire remarquer. J'ai essayé de lui poser des questions, de savoir ce qui n'allait pas, si c'était à cause de Valneig, son petit ami. Mais elle ne voulait jamais me répondre. J'ai pensé que c'était l'adolescence. Mais peut-être que... que ça a un rapport. »

Il s'interrompit, pour chercher l'approbation de Scÿlbel, qui continuait de noter, consciencieuse, sans jamais avoir l'air de juger son interlocuteur. C'était quelque chose qu'elle avait appris à faire grâce à ses longues années d'expérience à la Direction. Juger quelqu'un sur ce qu'il a fait, ou pas fait, est le meilleur moyen pour le pousser à laisser des éléments, parfois des plus importants, dans l'ombre.

« Les enfants changent très vite, approuva-t-elle. On ne peut souvent pas connaître leur réaction.

–Vous en avez ? »

Scÿlbel fit simplement non de la tête. Et Ramenton afficha un air déçu.

« Vous croyez que son comportement peut avoir un rapport avec son enlèvement ? renchérit-il obligé de se tenir à la table, un frisson lui changeant les jambes, déjà peu assurées, en coton.

–Je ne peux pas vous l'assurer, mais je ne pense pas, non. Comme vous l'avez dit, c'était peut-être seulement l'adolescence. Y avait-il des personnes qui lui en voulaient ? Ou une personne étrange qu'elle fréquentait ? Un ancien petit ami ? poursuivit Scÿlbel.

–Non. Non, enfin, je ne crois pas. Elle avait beaucoup d'amies. De son école. Elles se connaissaient depuis plusieurs années et je les voyais de temps en temps, ici. Avant l'accident de ses parents. Et puis ce n'était qu'une adolescente. Les disputes, à leur âge, ça prend des proportions, mais ce n'est généralement rien, non ? »

Scÿlbel approuva de la tête, les yeux toujours rivés sur son calepin. Malgré toute son expérience, elle n'avait jamais réussi à soutenir le regard d'une victime qui lui demandait de la rassurer. Se faire passer pour quelqu'un d'autre auprès d'autorités, qui se révélaient être souvent plus des obstacles que des aides, il n'y avait pas de problème, mais affronter ces yeux emplis de larmes qui n'avaient besoin que d'un peu de réconfort la déstabilisait toujours. Elle avait donc trouvé ce moyen de se concentrer sur autre chose, pour glisser une réponse à la fois vague et réconfortante. Ainsi, elle fit comme si les années qui la séparaient de son adolescence étaient tout juste suffisantes pour lui apporter le recul nécessaire. Comme si elle pouvait encore se souvenir de cette époque. Elle prit, avec son téléphone, un cliché de la scène. Cela lui permettrait peut-être de comparer avec celles prises par les enquêteurs le jour de l'enlèvement.

« Je peux aller sur la terrasse ? Pour examiner l'extérieur.

–Oui, venez. »

Le vieil homme s'avança jusqu'à la porte et l'ouvrit. Elle ne pouvait être actionnée que de l'intérieur. C'est souvent le cas des portes secondaires, pour éviter un oubli, qui peut s'avérer dangereux. Ils sortirent, écrasant les graviers sous leurs semelles. La villa possédait, en plus de cette sortie, trois fenêtres au rez-de-chaussée, sur cette façade.

« Vous aérez souvent la maison ? demanda l'enquêtrice.

–Il y a beaucoup d'ouvertures, ici. Mais celles du rez-de-chaussée ne sont ouvertes que lorsqu'on les utilise ou qu'on est dans la pièce. Celles des étages, oui, plus souvent. »

Les fenêtres du premier étage se révélaient être déjà trop hautes pour être atteintes sans échelle.

Ils firent le tour de la villa, Scýlbel prit à chaque fois des photographies des façades. Au cas où. Et puis, elle s'éloigna un peu plus loin dans l'immense jardin. Mais, ne sachant quoi chercher, ne trouva rien. Une fois revenue, elle conclut :

« Tout ce que vous m'avez appris peut m'être utile. Il est encore tôt, en partant, je vais aller au poste du comté Nord-Ouest, consulter les rapports, parler avec ceux qui ont pris l'enquête, pour voir ce qui a pu leur échapper. Je ne pense pas trouver plus d'indices ici. Je vous tiendrai au courant à chaque avancement. »

Ils se séparèrent sur ces mots, et Scýlbel appela Sills en marchant le long du chemin qui menait à son véhicule.

« Alors, ça va au bureau ? le charia-t-elle.

–Putain ! Non ! Comme je me fais chier ! J'étais en train de m'endormir là !

–Je vois que tu prends ton métier très à cœur...

–C'est pas la partie la plus intéressante que je fais, là... Euh... Attends, quitte pas. »

Elle entendit quelques bruits étranges, puis, la voix de Sills se fit plus lointaine.

« J'ai mis le haut-parleur, reprit-il, je suis là. Bon alors, t'appelles juste pour prendre des nouvelles ?

–Je vais passer au bureau du shérif ce soir. C'est celui du comté Nord-Ouest, tu peux les appeler en te faisant passer pour un flic et les prévenir de mon arrivée ?

–Ça marche. J'ai pu préparer quelque chose, du coup.

–Va vite et ne leur laisse pas le temps de te poser plus de questions. Tu verras, ça passe tout seul.

–Tu travaillais dans quoi exactement, avant de venir ici ?

–Hé hé ! À plus. »

8

Scýlbel roulait de plus en plus vite. La chaleur de l'après-midi commençait à se dissiper dans les premières lueurs de la soirée, lorsqu'elle arriva au bureau qui s'était chargé de l'affaire.

Le poste se trouvait au bout de la rue principale de la ville de Blodjar, en face d'un café et d'une épicerie, après un cinéma de quartier diffusant des films déjà plus à l'affiche et un coiffeur. Un peu plus loin, il y avait un restaurant, un glacier et d'autres commerces que Scýlbel ne pouvait plus distinguer. Le tout était servi par des places en créneau installées tout le long de la route, entre des arbres plantés régulièrement.

La détective gara son véhicule sur l'une des places du parking minuscule installé devant l'office.

Elle y pénétra, en passant sous l'enseigne lumineuse *SHERIF*, dont le *R* clignotait et commençait à se détacher.

Le poste était frais et calme. Les murs peints en gris souris et cobalt, montraient une austérité propre à ce genre d'établissements. Celle-ci était accentuée par les nombreuses affiches de réclame de recrutement ou de bienséance et des photographies de personnes recherchées. Seules quelques plantes vertes y apportaient un peu de vie. L'aspect froid et impersonnel du poste mit Scýlbel mal à l'aise.

Des agents s'affairaient à leurs occupations. L'un d'eux était en train de remplir des papiers à l'accueil. Scýlbel s'en approcha et sorti rapidement sa plaque.

« Bonjour, Agent Scýlbel Forklad, des services d'enquête du District Est de Belektig, on a dû vous prévenir de ma venue.

–Bonjour, lui répondit-il machinalement tout en terminant de remplir son rapport. Je suis à vous dans une minute. »

Des allers et retours vifs sur le papier en montraient sa relecture, puis il ne se laissa que le temps

de poser son stylo avant de poursuivre.

« Bien ! On a reçu un appel il y a un moment. Vous venez pour l'enquête sur la disparition de Livline Ztalfeg, c'est bien ça ? »

Un hochement de tête.

« J'appelle le shérif. »

Sills avait dû se montrer convainquant, l'homme qui faisait face à Scylbel ne semblait avoir aucun doute. Il décrocha son téléphone et fit signe au faux agent d'attendre sur l'un des sièges près de l'entrée. Pour patienter, après avoir fait résonner ses talons dans tout le hall d'entrée, la détective s'assit et se replongea dans ses notes. Pour l'instant, celles-ci ne lui apportaient strictement rien sur les raisons de la disparition de la jeune fille. Mais qui sait ? Peut-être auraient-elles plus de sens lorsque d'autres éléments se seraient accumulés. C'est pour ça qu'elle les relisait. Pour se les imprégner dans son esprit, afin qu'elles refassent surface rapidement, lorsqu'elle en aurait l'utilité.

« Mademoiselle ? »

Sans qu'elle s'en aperçoive, une ombre s'était glissée au-dessus de Scylbel, avant que la voix grave mais rassurante de l'homme à qui elle appartenait ne l'interrompe. La jeune femme détacha ses yeux de la feuille, pour regarder son interlocuteur. Un homme grand et assez costaud se tenait devant la jeune femme, brun les cheveux en bataille et mal rasé, il affichait derrière cette apparence rustre, un regard chaleureux, malgré une fatigue évidente.

« Vous avez fait vite, ajouta-t-il en tendant sa main à Scylbel.

–Faut pas perdre de temps, répondit la jeune femme en se levant.

–Je suis le shérif Steig. Veuillez déposer votre arme à l'accueil et suivez-moi. »

La fausse policière obéit, un petit sourire recourbant ses lèvres en pensant à la réussite presque trop facile de son idée. Des petits flics de campagne vraiment pas regardants.

Ils se dirigèrent alors vers une porte située dans le couloir qui longeait l'accueil. Steig ouvrit et invita Scylbel à entrer. Elle passa devant l'écriteau *Shérif REJAL STEIG* fixé à hauteur d'yeux et s'assit, tandis que l'officier passait derrière elle.

« Du café ? demanda-t-il en se versant une tasse fumante. J'ai quelques minutes à vous accorder, avant de devoir partir. »

Scylbel accepta, la fin de l'après-midi approchait et son visiteur nocturne l'avait empêchée de passer une nuit correcte.

« Bon, alors, qu'est-ce qui vous amène ici ?

–La semaine dernière, une jeune femme a disparu, répondit l'enquêtrice en trempant deux sucres dans sa large tasse. Mon équipe a été mise sur l'enquête et, en rentrant les données de la scène de crime dans la base de données, mon analyste a révélé que des éléments correspondaient à l'enlèvement de Mademoiselle Ztalfeg. Je suis venue pour voir si des éléments pouvaient nous en apprendre plus. »

Les mots semblaient venir naturellement, comme l'eau d'une rivière qui coule tranquillement en suivant son cours. Scylbel avait répété une petite histoire crédible, en s'inspirant d'une de ses anciennes enquêtes. Toujours importer une part de vérité dans un mensonge. Cela permettait de se raccrocher à quelque chose de réel, si un élément, comme une question ou une remarque piège, venait perturber l'invention.

« Et bien, répondit Steig en s'affaissant dans son fauteuil, c'est arrivé en fin de journée. Ça nous a marqué, mes adjoints et moi. On est pas habitués, ici. C'est plutôt calme, on s'occupe plus de petits délits : dégradations, ivresse, quelques conflits de voisinage... Des meurtres, j'en ai vu qu'un, depuis que je suis à ce poste. Et la femme s'est rendue d'elle-même. »

Il fit une petite pause dans son monologue, comme pour se remémorer les événements.

« Là, c'était vraiment impressionnant et y a une équipe de Belektig qui est venue nous épauler. Le grand-père de Livline nous a appelés pour signaler qu'elle avait disparu. Un de mes hommes y est allé, il m'a tout de suite appelé... C'était sérieux. Quand on est arrivés sur place, il nous a amenés jusqu'à la cuisine. »

Autre pause.

« Livline devait être en train de manger quand c'est arrivé : la table était mise et l'assiette à moitié entamée. La chaise sur laquelle elle devait se trouver était renversée et quelques gouttes de sang ont été retrouvées sur le sol. Après analyses, il s'est révélé que c'était celui de la petite. À part ça, il n'y avait pas de trace de lutte, comme si elle avait tenté de se défendre un instant, juste assez pour se blesser, mais qu'elle n'avait pas résisté longtemps. Et on comprend vite pourquoi quand on voit l'état de la porte-fenêtre. Vous verrez sur les photos, elle était complètement défoncée. Celui qui a fait ça devait avoir une sacrée force, il y avait même des morceaux du mur qui étaient tombés par terre ! »

Il désigna alors le couloir pour illustrer ses propos.

« J'ai pas eu le temps de chercher le dossier, je vous amènerai aux archives avant de partir. Après ça, on a interrogé le vieux Ramenton, les amies de la petite, son petit ami aussi. Tous l'ont décrite de la même manière. Un fille chaleureuse et simple – ce qui est étonnant, connaissant son grand-père –, et personne ne lui voyait d'ennemi. Mais tous ont dit qu'elle avait changé ces derniers temps. Mélancolique... C'est le mot qu'ils ont utilisé. On a pensé à la mort de ses parents, mais ça s'est passé il y a quelques années. Son comportement, d'après ses amis, aurait changé bien plus récemment. On pensait qu'une demande de rançon aurait lieu, Livline venait d'une famille pour le moins aisée. Je sais pas si vous connaissez la Ramencom. »

Scÿlbel, sans lever les yeux de son bloc-notes, fit un « pas plus que ça » de la tête.

« Mais il n'y a rien eu, poursuivit Steig. Ni rançon, ni découverte de preuves, ou de corps. On a pourtant organisé des recherches avec pas mal de gens des environs, des volontaires, et des chiens à qui on a fait renifler l'odeur de la petite. Et puis, le dossier est resté ouvert, mais il a dû se perdre sous d'autres qui sont arrivés plus tard. Et on est toujours sans nouvelles. »

La main de Steig prit la tasse et l'apporta jusqu'à ses lèvres. Après avoir dispersé la fumée ondulant au dessus du liquide, il l'engloutit d'une traite, avant d'ajouter :

« Votre venue, c'est comme un espoir pour nous. Vous savez, on est dans une région plutôt petite, et chacun se connaît, même si ce n'est que de vue. Cette disparition, ça a été traumatisant pour bon nombre d'entre nous. Alors si on peut vous aider à la retrouver... »

Il s'était levé et récupérait les tasses vides pour les remettre près de la cafetière. Scÿlbel n'avait pas dit un mot pendant que Steig racontait l'enquête, elle n'avait fait que prendre des notes.

« Merci, dit-elle simplement. Vous vous souvenez de l'équipe qui est venue vous seconder dans cette enquête ?

–C'était une unité spécialisée dans les enlèvements. Vous auriez dû aller les voir eux, ils vous en auraient appris plus.

–Je voulais connaître les environs, les habitants et parler à Monsieur Ramenton. »

Le shérif tritura son téléphone en gribouillant un morceau de papier.

« Tenez, c'est le numéro pour les contacter. »

Scÿlbel le prit, tout en sachant qu'elle ne les appellerait pas. Mais au moins, maintenant, elle savait que ce n'était pas la Direction.

« En fait, continua Steig, quand ils sont partis, un de leurs membres m'a révélé, personnellement, que nous avons agit comme il le fallait, mais que le ravisseur n'agissait absolument pas comme il le devrait. Vous voyez, il n'y a eu aucun contact d'aucune sorte. Ni avec Ramenton, ni avec nous, ou les médias, rien. On a fouillé les environs, on a ratissé les bois qui entourent la maison, mais rien. Rien ! Cet homme m'a dit que, mis à part un coup du hasard, il y avait peu de chances qu'on la retrouve, s'il n'y avait pas d'autres événements, comme un enlèvement. Et c'était il y a plus de cinq mois. »

Il s'arrêta un instant.

« Bon ! ajouta-t-il en consultant sa montre. Je dois y aller, je vais vous emmener à la salle d'archives. Vous pourrez prendre des copies des rapports. Venez. »

L'officier sortit de son bureau, Scÿlbel derrière lui. Il s'engagea dans le couloir longeant l'accueil. À mesure qu'ils avançaient, la lumière s'amenait à manquer, les vitres de l'entrée se faisaient

maintenant lointaines et seuls les néons blanchâtres apportaient une lueur blafarde sur les murs gris et les dalles aussi froides que le reste de la décoration. Ils s'engagèrent dans un escalier étroit en linoléum vert, pour descendre dans un sous-sol poussiéreux. Rejal Steig lui faisait visiter les entrailles de son bureau.

« C'est pas l'idéal, mais on a que ça, comme salle de stockage. » avoua l'inspecteur en ouvrant la porte.

Les archives étaient situées dans une sorte de cave, une large salle basse, sombre et où l'humidité se faisait ressentir dès les premières inspirations étouffantes. Une ampoule nue, au milieu de la pièce, qui pendait aux câbles d'alimentation, dévoilait trois rangées de rayons remplis de cartons poussiéreux de chaque côté et une table bancale, avec une lampe de bureau pour examiner les documents près de la porte d'entrée. Le shérif s'avança, Scylbel le suivit dans la rangée principale. Il disparut dans l'obscurité d'un rayonnement et revint, un carton dans les mains.

« On a aussi les rapports sur ordinateur, mais, ici, on a les quelques preuves qu'on a pu trouver. »

Il posa la boîte sur la table, avant d'ajouter :

« Une fois que vous aurez terminé, vous remettrez la clef à l'accueil. Vous pouvez aussi y récupérer une copie imprimée de la version numérique. Je dois vraiment partir, maintenant. Bonne chance ! Et n'hésitez pas à nous appeler pour d'autres renseignements. Ou pour nous tenir au courant. »

Sur ces mots, il s'en alla et, lorsqu'il eut fermé sa porte, la salle devint parfaitement silencieuse. Bien trop silencieuse. La lumière tremblotante n'était pas rassurante.

Une fois les documents étalés sur la table, Scylbel commença à les examiner alors que derrière elle s'étendaient des ombres menaçantes.

9

Ce furent des photos, qui attirèrent d'abord son attention. Représentant la scène le soir de l'enlèvement, quand rien n'avait alors été déplacé. Scylbel les amena près de l'ampoule.

Le premier cliché montrait les couverts, l'assiette à moitié entamée, le deuxième la chaise renversée avec les gouttes de sang à côté d'un couteau tombé sur le sol. Le troisième zoomait sur ces gouttes. C'est sur la dernière photo que Scylbel resta bloquée. L'image montrait la porte par laquelle le kidnappeur était visiblement parti. Brisée, c'était un faible mot pour désigner son état. En fait, elle avait été comme déracinée. Le trou que le choc avait laissé montrait le morceau de bois à quelques mètres du mur. Elle avait carrément volé ! De la roche était tombée du mur et gisait sur le sol. Pour donner un tel résultat, nul doute que la force exercée devait être surprenante. Bien plus que celle que Scylbel possédait.

La sensation éprouvée chez le vieil homme s'accrut alors d'un coup. Comme un nœud à l'estomac. Quelque chose de dérangeant. Mais ça ne collait pas.

La détective laissa la photographie de côté, pour se concentrer sur les rapports. Il y en avait plusieurs différents. L'un dévoilait l'enquête au fur et à mesure de sa progression, avec des comptes-rendus d'interrogatoires, l'autre n'avait pas été rédigé par Rejal Steig et ses hommes, mais par quelqu'un de l'équipe venue les épauler. Il établissait la reconstitution de l'enlèvement en se servant des divers éléments de la pièce. Scylbel se mit à le parcourir.

Les couverts sont mis et la chaise renversée. La victime devait être en train de manger lorsque son agresseur a attaqué – on suppose qu'il est seul, rien n'en indique le contraire. Les traces de sang indiquent une lutte, mais étant donné qu'elles ne sont présentes qu'en faible quantité, l'action a dû être rapide. Soit la victime s'est servie du couteau retrouvé à terre pour se défendre, soit elle s'est elle-même blessée en résistant. Les analyses nous le diront.

Il n'y a aucune trace d'effraction venant de l'extérieur, ni aucune trace de lutte, hormis ces gouttes

de sang. On peut donc penser que la victime connaissait son agresseur ou, du moins, l'a laissé entrer. Une seule assiette était préparée, donc l'agresseur n'était pas attendu, sûrement arrivé à l'improviste.

Le sens dans lequel la chaise est tombée nous montre que l'agresseur venait de l'intérieur de la maison. La victime était assise, lorsqu'elle s'est fait enlever. Elle a donc repris son repas alors que son agresseur était entré. Elle n'a pas laissé son assiette de côté pour la terminer plus tard et n'en a pas sorti d'autre pour la proposer à son invité. Elle a continué à manger alors qu'il était avec elle. Il ne s'agit donc pas d'une vague connaissance, mais de quelqu'un d'intime, devant lequel elle ne se sentait pas gênée. Un ami ou petit ami.

À moins, autre explication possible, que l'agresseur fût déjà dans la maison, en se faufilant par une autre ouverture, lorsque la victime s'est mise à table.

Il s'est alors glissé dans la cuisine, puis il est passé derrière la victime en l'emportant. Il y a alors eu la lutte, courte. La chaise est tombée à ce moment-là. Il s'est ensuite précipité sur la porte-fenêtre menant à l'extérieur pour la briser afin de sortir. Les dégâts causés nécessitent une grande force, bien plus qu'il n'en faut pour maîtriser une jeune fille de la carrure de Livline Ztalfeg. Ce n'est donc pas par nécessité qu'il a brisé la porte. Elle s'ouvrait de l'intérieur et l'agresseur aurait pu l'actionner aisément, laissant le doute sur la cause de la disparition de la jeune fille pour faire croire à une fugue. Mais non, là, il a brisé la porte.

Pourquoi ?

Pourquoi un homme, qui a pu se glisser dans une maison sans élever les soupçons, choisit-il de laisser une trace de son passage sur la scène de crime, alors que ce n'était pas du tout nécessaire ?

L'agent qui avait rédigé ce rapport mettait le doigt sur quelque chose de pertinent. Scýlbel regardait la photographie de la porte détruite et ne put s'empêcher de penser que tout cela ressemblait à une mise en scène.

Elle reposa les documents et poursuivit sa fouille, elle sortit un sachet refermable en polyéthylène dans lequel se trouvaient quelques poils. Ils avaient été retrouvés coincés dans le bois de la porte. Après inspection par la brigade scientifique, il avait été révélé qu'ils provenaient d'un animal de la famille des ursidés, sans pour autant que son espèce soit définie. La conclusion émise dans le rapport stipulait qu'un animal était rentré par le trou béant, attiré par l'odeur de la nourriture, après l'enlèvement.

Le doute ressenti chez Ramenton prit alors une étrange teinte réelle. Cette porte, cette force, la forêt qui entourait le domaine, tout la ramenait une image. Et maintenant, ces poils.

À y voir de plus près, mais Scýlbel ne pouvait en être vraiment sûre – ses souvenirs n'étant pas une science exacte et la lumière de ce trou n'aidant pas –, ils semblaient avoir l'épaisseur d'un animal de la même espèce qu'une *Créature*.

Mais quelque chose clochait.

Certes, ces bêtes avaient longtemps été redoutées par les humains. Elles en étaient même, à une époque, devenues l'une des principales sources des histoires les plus horribles. Même si, depuis, elles en restaient bien éloignées, les hommes étaient parmi leurs proies préférées, et voir une jeune – et jolie, d'après la photographie que lui avait montré son grand-père – fille vivre si près de leur habitat naturel avait pu aiguïser l'appétit de l'une d'elles.

Mais pourquoi un tel animal se serait-il embêté à l'enlever ? Bien sûr, il aurait pu l'emporter dans la forêt qui entourait la maison des Ramenton, mais les *Créatures* n'agissaient pas de la sorte. Si elles attaquaient, leurs victimes étaient retrouvées mutilées, dévorées sur place. Elles ne prenaient pas la peine de les emmener avec elles, sauf en cas de danger immédiat. Et, même si Scýlbel avait eu affaire à des spécimens durant quelques missions de la Direction, les attaques envers les humains se faisaient rares, depuis l'époque des battues.

Non. Tout ça ne collait pas. Bien que ça justifiait que Ramenton ait fait appel à elle. Il fallait mettre cette hypothèse de côté.

La détective récupéra quelques poils et les glissa dans un morceau de papier qu'elle replia soigneusement. Sans savoir si un jour ce geste lui serait utile.

L'enquêtrice reposa tout ce qu'elle avait entre les mains. Il fallait qu'elle résume.

Livline Ztalfeg avait été enlevée environ cinq mois plus tôt. C'était une jeune fille, semblait-il, aimée de tous. Elle avait un petit copain et des amies, qui tous ont été interrogés – Scÿlbel jeta un coup d'œil sur les rapports tapés – et disculpés. Peu de traces de luttes, la scène s'était passée vite. Des tâches de sang en quantité infimes avaient été retrouvées et des poils étaient coincés dans la porte. Une porte visiblement détruite volontairement.

Qui aurait pu faire ça ? Qui aurait eu un intérêt à faire ça ? Pas de demande de rançon. Rien. Du tout. Ce n'était pas à cause de son origine familiale. Pas...

Les questions foisonnaient dans l'esprit de la jeune femme, quand un bruit, un tout petit bruit vraiment infime, s'éleva et, dans le silence de la pièce, résonna. Un tonnerre dans la plaine. Scÿlbel se crispa, elle se retourna. C'est à ce moment-là que l'ampoule choisit de s'éteindre. Brusque. Et les ombres se mirent à l'encercler.

Scÿlbel sursauta. Elle mit la main à l'étui de sa ceinture, avant de se rappeler qu'elle avait laissé son arme à l'entrée. Chose qu'elle regretta amèrement. Les ténèbres avaient envahi la pièce déjà peu avenante. La jeune femme se leva, avança, tâtonnant pour se diriger vers la sortie. Son attention captait le moindre bruit, suspect ou non. Dans l'obscurité totale, comme celle-ci, l'ouïe devenait plus fine, mais, aussi, trompeuse.

Un bruit de grattement vint faire vibrer son tympan. Il se rapprochait, elle l'entendait de plus en plus fort.

« Il est près de moi... Tout près ! » lâcha-t-elle dans un souffle en remuant ses lèvres tremblantes.

Un frisson lui glaça la colonne vertébrale, démarrant au milieu du dos, et se propageant, comme du feu nourri à l'essence, dans tout son corps. Pour la première fois depuis longtemps, Scÿlbel avait peur. Vraiment peur. Ce qui, habituellement, se traduisait comme une inquiétude planant au-dessus de sa tête, prenait aujourd'hui pleine mesure. Car, ici, elle ne contrôlait plus rien. Le danger pouvait venir de partout, sans même qu'elle s'en aperçoive. Le noir, l'ombre ou l'obscurité était ainsi devenu sa phobie la plus profonde. On pouvait venir lui planter un couteau dans le corps sans qu'elle puisse se défendre, et elle mourrait là, se vidant de son sang, sans que personne s'en rende compte avant des heures.

Le bruit s'approchait, il sembla la contourner, doucement. Scÿlbel se sentait à la place de la proie avec laquelle le chasseur se plaît à jouer.

Le cœur de la jeune femme cognait fort, très fort contre sa poitrine, garnissant ses oreilles du gonflement de ses veines.

Quelque chose la toucha, lui effleura seulement le coude, et puis un bruit sourd s'éleva du sol.

Il était tout près. On l'avait juste frôlée pour s'amuser avec elle. Qu'est-ce qu'il lui voulait ?

« Viens ! Viens ! hurlait-elle sans savoir quoi faire d'autre. Je t'attends ! »

Elle commença alors à courir vers la sortie, essayant de se frayer un chemin dans les ténèbres. Elle avait à peine fait deux pas qu'on lui agrippa la jambe.

10

Scÿlbel trébucha, tomba et ne put retenir un cri, qui sortit de sa bouche et sembla résonner contre le plafond bas de la pièce. On l'avait lâchée, elle entreprit de ramper jusqu'à la sortie.

Elle résisterait.

Quoi qu'on lui fasse.

La porte s'ouvrit alors et, avec elle, la lumière des néons du couloir s'engouffra dans la cave pour aller palper les centaines de cartons qui s'étaient étalés dans les rayons.

« Tout va bien là-dedans ? »

C'était un adjoint qui se tenait dans l'embrasure. Scÿlbel ne reconnut pas la silhouette en contre-jour.

« J'ai entendu crier, dit-il. Vous allez bien Mademoiselle ?

–Je, euh... balbutiait la jeune femme encore tremblante. Je... »

Elle se retourna. À ses côtés, un classeur gisait au sol, étalant les documents qu'il comprenait, et, à ses pieds, Scÿlbel vit la sangle de son sac.

« Euh... l'ampoule... continua-t-elle le cœur peinant à se calmer. Elle s'est éteinte... d'un... coup.

–Ah, répondit l'homme en actionnant l'interrupteur. Elle a dû griller. Il faut dire que c'est rare que quelqu'un reste aussi longtemps ici. On préfère aller dans les bureaux. »

Il s'avança jusqu'à elle et lui tendit alors la main. Une fois relevée, ils ramassèrent les documents qui étaient tombés et les remirent où ils auraient dû rester.

« Venez, ajouta l'adjoint. Prenez vos affaires et suivez-moi. »

Scÿlbel s'en voulait d'avoir eu aussi peur, jusqu'à ne plus pouvoir se contrôler. Aussi, dans une tentative de justification, elle dit en rassemblant ses affaires :

« J'ai été surprise, c'est arrivé d'un coup. Et... ici...

–Vous inquiétez pas, ça restera entre nous. On n'y est pas très à l'aise, nous non plus. Enfin, moi, c'est plutôt de me retrouver avec une araignée dans les cheveux, qui me fiche la trouille ! »

Ils remontèrent au rez-de-chaussée et l'homme la conduisit dans les couloir jusqu'à un petit local juste à côté de celui de Rejal Steig.

« Voilà, ici vous serez tranquille. C'est mon bureau. C'est pas bien grand, mais vous avez la lumière du jour, même si elle commence à se faire rare. J'ai un rapport à taper, alors je vous laisse une petite place.

–Merci. Je voulais savoir où je pouvais imprimer les documents.

–C'est à l'accueil. On n'a qu'une machine pour le service. »

Scÿlbel s'installa sur le bureau et continua sa lecture par les interrogatoires des amis de la jeune fille. Elle n'apprit rien de bien transcendant, si ce n'était que le petit ami de Livline confirmait les propos de son grand-père, en disant qu'elle était devenue distante les mois avant son enlèvement. En fait, ça faisait même un moment qu'elle refusait tout bonnement de le voir. Une piste à envisager.

« Vous reprenez l'enquête sur la petite de Rameton ? l'interrompit le policier en détachant son regard de l'écran. J'ai été sur cette affaire.

–Oui... Rien de sûr, mais il semble qu'un enlèvement à Belektig se rapproche de celui-ci.

–On a bien piétiné, j'espère que ça ne sera pas votre cas. Même avec l'aide des autres équipes.

–Ouais ! Dites, je lis les interrogatoires, là, et y a eu aucun d'eux qui vous ont paru suspect ? Je sais pas, une intuition, ou quelque chose comme ça ? »

Le shérif adjoint lorgna sur la feuille que Scÿlbel lisait.

« Vous pensez à son petit ami ? Non, ici, on a tous pensé à un psychopathe, ou un violeur. Et si un de ces malades restait dans la région, on aurait eu d'autres enlèvements, non ? Et puis, surtout, l'équipe de Belektig aurait vu des signes. À moins qu'il soit très bon acteur. Mais je ne pense pas.

–En fait, j'ai pensé à lui parce qu'elle refusait de le voir. Il a peut-être pété un plomb...

–Non, c'est pas son genre. On le connaît bien ici. Et puis, vous avez vu sa carrure ? C'est pas un gars comme ça qui pourrait défoncer une porte.

–Faut pas se fier aux apparences, lâcha Scÿlbel entre les dents.

–Hein ?

–Merci. Pour tout.

–Laissez-moi le dossier. J'irai le ranger. »

Elle s'exécuta rapidement, récupéra ses affaires, les copies, et reprit le chemin du retour. Il fallait qu'elle rende la voiture à Sills avant qu'il parte.

Sur la route, entre les arbres qui défilaient, Scÿlbel songea à l'enquête. En apparence, aucun indice ne pouvait la faire avancer. Ce n'était pas pour rien que deux équipes s'y étaient cassé le nez avant elle. Mais il y avait un élément qu'elle seule pouvait connaître. Et c'était pour ça qu'on l'avait

conduite ici : l'agresseur n'était pas humain. Personne n'aurait pu entrer dans cette villa sans laisser aucune trace. Les fenêtres accessibles restaient constamment fermées et la famille n'aérait que lorsqu'elle se trouvait dans la pièce en question. Une paranoïa qui s'était développée au fil des ans dans la tête du vieil homme. Il l'avait admis lui-même, c'était écrit dans le rapport.

Le kidnappeur avait pu entrer dans la maison sans se faire remarquer et partir sans laisser de traces. Hormis les quelques poils et la porte qu'il avait défoncée. Volontairement.

Pourquoi ?

C'était un indice délibérément laissé sur place par l'individu, dans le but de... dans quel but ? Pourquoi l'agresseur se serait-il introduit dans la demeure des Ramenton sans rien, absolument rien, toucher, pas même pour regarder une photographie, fouiller dans les vêtements de la petite Livline, et en serait-il reparti en laissant une aussi grosse trace de son passage.

« Pourquoi ? »

C'était une question qui tournait dans la tête de Scylbel, sans qu'elle parvienne à s'en détacher. Elle revenait sans cesse, l'empêchant de réfléchir à autre chose, l'empêchant de trouver une réponse.

« Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ! »

Scylbel sortit de ses pensées, ramenée à la réalité par les jointures de ses doigts, qui, crispées sur le volant, provoquaient une douleur jusque dans ses poignets, aussi durs que du bois. La mâchoire resserrée, les dents grinçantes, elle avait accumulé cette tension tout au long de la journée, il lui fallait une pause. Elle décida alors de s'arrêter un moment sur le bas-côté, pour respirer un peu. Elle y verrait mieux après.

Elle s'appuya contre la carrosserie et resta ainsi pendant plusieurs minutes, les yeux fermés. Son attention s'attarda sur chacun des bruits tout autour. N'entendant d'abord que les sons les plus forts des voitures passant sur la route, elle fut bientôt capable de percevoir le bruit du vent courbant les fleurs de ses caresses, le chant de deux oiseaux voletant au-dessus d'elle ; elle remarqua aussi un animal qui se débattait dans un buisson.

Scylbel ouvrit les yeux et resta le regard perdu dans le vague. Devant elle s'étendait une immense vallée de champs tout juste arrondie, dont l'uniformité était à peine coupée par quelques arbres ici ou là. Les rayons ocres du soleil couchant diffusaient leur lumière sur les surfaces jaunes et vertes du sol, offrant aux yeux de la jeune femme, un spectacle éblouissant. Le contre-jour, dévorait le contour des arbres et dessinait au loin, sur la ligne d'horizon, la silhouette de Belektig.

Que la capitale pouvait être belle !

Le jour se couchait et les lunes se montraient petit à petit. Scylbel pris une profonde inspiration, évacuant toute la tension qui l'avait prise quelques instants plus tôt et remonta dans le véhicule.

Les questions recommencèrent à tourner dans ses pensées, mais Scylbel s'était calmée, son cerveau était plus aéré et une idée naquit dans son esprit. Une idée peut-être improbable, mais qui avait le mérite de donner un sens à cet acte.

Et si le but de ce crime, n'était pas l'enlèvement lui-même, mais plutôt ses conséquences ? On aurait pu facilement faire croire à une simple fugue, surtout que Livline avait un comportement étrange ces derniers temps. Et quelle a été la principale conséquence de la disparition de la jeune femme ? Ce n'était pas l'implication des forces de l'ordre qui était visée, ici. Le kidnappeur ne leur a laissé aucun message, ni pour les narguer, ni pour les guider, ni pour expliquer son geste. Rien.

Non, la conséquence à creuser, c'était bien celle qui touchait aux proches de Livline. La tristesse et le désespoir de sa famille. D'Hyzaik Ramenton. L'homme qu'on surnommait *vieux fou*, celui dont on disait qu'il l'avait mérité. La cible pouvait donc être le vieil homme.

Apprendre la mort d'un proche est horrible, mais ne pas savoir ce qui lui est arrivé, en s'imaginant chaque jour le pire, est plus atroce encore.

Se concentrer sur ceux qui pouvaient lui en vouloir. Un chemin s'ouvrait peut-être et, tandis que Scylbel réfléchissait, son voyage touchait à sa fin. Les grattes-ciel l'entouraient à nouveau, elle tourna dans la ruelle de l'agence, trouva une place dans le petit parking cinq places et rentra dans l'office.

Sills était déjà là. Assis à son bureau, les jambes toujours étendues sur la table.

« Alors, ça a marché ? demanda-t-il alors que Scylbel refermait la porte.

– Bien joué. Ils ont pas été très méfiants, répondit la jeune femme en tendant les clés du véhicule à son collègue qui les enfourna dans la poche de son jean.

– T'as trouvé quelque chose ? »

Scylbel se dirigea vers le mini frigo installé juste à côté de la porte du bureau de Harshett. Elle prit une canette de soda au citron et en tendit une à son collègue.

« J'ai récupéré le dossier. Apparemment, le ravisseur a rien laissé. Sauf en s'en allant : il a complètement détruit la porte. »

Elle s'assit en face de lui, contre bureau, et sorti le dossier.

« Regarde.

– Oh putain ! s'exclama-t-il en voyant la photo.

– Ce qui est troublant, c'est qu'avant d'enfoncer la porte, il s'est introduit dans la maison sans laisser aucune trace.

– Non, non, non, non, non... Le plus troublant c'est l'état de la porte ! Non mais... regarde-moi ça !

– Je l'ai déjà vue, tu sais ! »

Sills lança la photographie sur la table.

« Bon... Et t'en penses quoi ?

– Rien de sûr, mais j'ai... en revenant, j'ai eu une idée : j'ai l'impression que c'est Hyzaik Ramenton qui est visé. La porte semble avoir été défoncée exprès. Le gars s'est infiltré dans la baraque sans rien toucher d'autre.

– Houla ! Houla ! Donc, tu penses que quelqu'un voulait faire du mal à ce mec, là... Ramenton. Et le gars, au lieu d'aller le tabasser, il a enlevé sa petite-fille ? Mouais... Pas impossible. Mais faut pas négliger d'autres pistes. C'est possible que la fille se soit débattue et l'ai fait tomber, ou quelque chose d'autre, vu le bordel que c'est. Non ?

– Ouais... peut-être... mais y a peu de traces de lutte et, pour l'instant, c'est la seule piste que j'ai. Tu sais quand Harshett sera se retour ?

– Il a appelé tout à l'heure. Il est au mont Stoklent. Il va y rester jusqu'à la fin de son affaire. Une petite semaine. Et puis, avoue que ça nous fait un peu de vacances ! »

Scylbel rit. De bon cœur. Même si leur employeur était loin d'être sévère, Sills s'amusait souvent à le charrier sur son rôle. Elle aimait bien cette ambiance un peu... artisanale, proche d'une petite famille. C'est aussi pour ça qu'elle appréciait de venir à son travail, même s'il se montrait souvent d'un grand ennui.

« Et toi, ton après-midi ? demanda-t-elle à son tour.

– J'avais raison. J'ai eu un appel. Un homme qui veut entamer une procédure de divorce et il veut que je surveille sa bourgeoise pour fournir des preuves qu'elle a le croupion en feu et qu'elle le fait bien cocu.

– Ça devrait t'occuper.

– C'est bien chiant, surtout, ce genre de dossiers. Mais au moins, je bougerai un peu ! Et puis, c'est marrant comme, des fois, les gens sont prêts à se faire humilier en public pour obtenir quelque chose, hein ?

– Hum... Merde ! Il commence à se faire tard, fit Scylbel en se levant de son fauteuil. Je suis invitée. Je ferais mieux d'y aller.

– Ah ? Et qui est l'heureux élu ?

– Ma voisine.

– Oh ! Alors tu me raconteras ça demain ! »

Scylbel lui sourit.

« Tu serais déçu. »

À cette heure-ci, il y avait peu de monde dehors. La nuit avait déjà pénétré la ville, recouvrant chaque ruelle de son voile de brume, transformant chaque ombre en fantôme décharné. Seules les grandes artères, leurs magasins et leurs enseignes lumineuses aux couleurs fluorescentes, leurs cinémas, leurs bars et leurs boîtes de nuit restaient peuplées par des couples, des amis ou, plus rarement, des familles. On avait peur de rester dehors, le soir. Au-delà de ces rues, la ville restait déserte et chaque quartier portait son lot de légendes urbaines aussi inquiétantes que mystérieuses.

Scÿlbel s'engagea dans le métro aérien presque vide, hormis des marginaux aux vêtements usés et les quelques autres usagers, qui faisaient semblant de les ignorer.

La jeune femme s'assit près d'une porte et attendit. Toujours sur ses gardes, elle avait sans cesse l'impression qu'on l'observait. Que ce soit un homme pas insensible à ses charmes, qui essayait de deviner ce qu'elle cachait sous ses vêtements, ou quelque chose de plus dérangeant, ce sentiment ne la quittait jamais.

Arrivée à son arrêt, elle descendit en vitesse sur le quai. Après vérification que personne ne l'ait suivie, elle retourna jusqu'à son appartement. Le vent soufflait et si, la journée, la chaleur devenait pesante en été, la fraîcheur contraignait Scÿlbel à s'emmitoufler dans le col de sa veste dès que le soleil disparaissait à l'horizon.

Ses pas vifs la conduisirent rapidement jusqu'à son immeuble. Elle monta à son appartement, jeta son sac sur le canapé sans prendre le temps de s'y asseoir. Elle était attendue ce soir et si elle en venait à se reposer, pas sûr qu'elle ait le courage de se relever. Elle se déshabilla et fonça à la salle de bains. L'eau très chaude lui fit du bien. Scÿlbel sentit la pression accumulée dans cette journée glisser de ses muscles. Elle resta plusieurs minutes sous la douche, elle était bien, elle en avait besoin. Une fois la poussière de la cave et la tension parties, la jeune femme sortit de la cabine pour s'essuyer.

Lorsqu'elle épongea les gouttes de sa peau, elle aperçut sa silhouette dans le miroir. C'était une femme svelte, mais bien formée et athlétique, avec de belles et longues jambes et des courbes avantageuses. Nombreux étaient les hommes qui la regardaient dans la rue, et les femmes qui la jalouaient. Un corps jugé comme magnifique, parce que dans les normes et la mode d'aujourd'hui. Il n'y avait pas si longtemps, on la disait trop formée et, en remontant plus en arrière, elle avait été jugée comme bien trop maigre.

C'était un corps sans défaut, vierge de toute cicatrice. Hormis une.

La serviette s'aventura dans son dos, sous ses omoplates où sa main effleura un renflement en forme de cercle grossièrement dessiné. Scÿlbel lâcha le tissu, qui tomba sans bruit sur le sol. Ses doigts caressèrent la cicatrice, percevant chaque bosse, chaque sillon. Elle en connaissait chacun des reliefs, chaque creux, chaque bosselure, mais dès qu'elle touchait le stigmate, son esprit la ramenait à cette journée ensoleillée, cette journée lointaine, proche du rêve. Elle y songea un long moment, repensant à tout ce qu'elle avait eu, vécu et perdu depuis.

Devant le miroir, le regard dans le vague.

Jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'elle allait être en retard.

Elle se rendit dans sa chambre et choisit des vêtements propres, une belle robe de soirée noire, dans son placard à moitié vide. Une fois prête, elle sortit.

Scÿlbel frappa. Elle était en retard, mais savait que Helna ne lui en tiendrait pas rigueur. En réponse de son premier coup, le bruit d'un objet se brisant au sol émergea de l'autre côté. Elle frappa une seconde fois. Plus fort. Une inquiétude commençait à la gagner.

« Oh, merde ! Non, pas encore. » se dit-elle.

La suite est disponible sur www.stevelyges.com